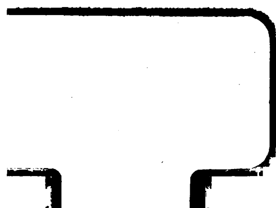




LE CHEMIN

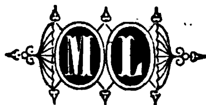
LE PLUS LONG

PIÈCE EN TROIS ACTES

EN PROSE

PAR

M. CH. DE COURCY FILS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

LE CHEMIN LE PLUS LONG

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 15 mai 1856.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

Courcy, Charles de

LE CHEMIN

LE PLUS LONG

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE,

PAR

M. CHARLES DE COURCY FILS



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

PERSONNAGES.

M. DE REUILLE................................	MM. LAFONT.
ANDRÉ DE REUILLE............................	LAGRANGE.
BACHU, ami d'André............................	PARADE.
COTTBLET, peintre, ami d'André................	CHAUMONT.
D'ATHIS, employé au ministère, ami d'André......	JUIGNET.
JOSEPH, garçon pâtissier........................	BACHELET.
MADAME LA BARONNE DE LORMOY, tante de Berthe..................................	Mmes CHAMBÉRY.
BERTHE..	DINAH-FÉLIX.
UNE AUBERGISTE................................	ENJALBERT.
UN DOMESTIQUE parlant........................	M. ROGER.

LE CHEMIN LE PLUS LONG

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un site aux environs du lac d'Enghien. Grille au troisième plan. — Massifs à droite et à gauche, avec des entrées ménagées à la cour et au jardin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE LORMOY, BERTHE.

(Un domestique porte leur paroissien. Elles sortent de la messe.)

MADAME DE LORMOY*.

Vous n'avez pas dit un seul mot depuis le seuil de l'église, Berthe; à quoi dois-je attribuer cette mélancolique rêverie?

BERTHE, tressaillant.

Moi, ma chère tante, je ne suis ni mélancolique, ni rêveuse, je vous jure.

MADAME DE LORMOY.

Tu es gaie, peut-être?... Voyons, Berthe, essuyez ces yeux humides et répondez. Il faut cependant que quelque chose vous rende triste : Est-ce la proposition de mariage que je vous ai faite ce matin?... Oh! vous étiez gaie hier soir... Je ne me trompe pas plus à vous que je ne me tromperais à ma fille, Berthe; et, au fait, mon enfant, ne suis-je pas ta mère?

BERTHE.

Oh! oui... et une bonne, une excellente mère.

MADAME DE LORMOY.

Sois donc franche avec moi, dans ce cas; d'autant plus, chère enfant, que ma proposition n'est encore que l'expression bien vague du désir de vous voir établie. Elle n'a trait à personne en particulier, et n'engage point votre liberté pour le

* B. L.

moment. Vous n'êtes point encore mariée, ma chère Berthe, il s'en faut; et si vous pleurez avant, je ne puis guère conserver l'espoir de vous voir rire après... Or, ce que je veux, c'est votre rire et non vos larmes, c'est votre joie et non votre tristesse.

BERTHE.

Oh! je le sais, chère tante, et, Dieu merci! je conserve dans mon cœur les mille preuves de tendresse que vous me donnez chaque jour. Pourquoi donc serais-je triste aujourd'hui quand j'étais joyeuse hier? Vous riez, n'est-ce pas, en disant que je pleure? Voyez, ai-je encore les yeux rouges?...

MADAME DE LORMOY.

Un peu... mais n'importe; tels qu'ils sont, ils valent toujours un baiser. (Elle l'embrasse.) Ne soyez jamais triste sans m'en donner la raison. Je vous défends la tristesse, Berthe, entendez-vous?... N'êtes-vous pas riche comme une Américaine et libre comme un oiseau?... Quant au mariage que, d'un moment à l'autre, je puis avoir en vue pour vous...

BERTHE.

Oh! non, non, pas de mariage, ma bonne tante, ma tante chérie...

MADAME DE LORMOY.

Oh! voyez-vous, la câline! . Eh bien! soit, on ne vous en parlera plus... *Non, ma tante chérie*; un jour viendra où vous direz : *Oui, ma tante chérie*, et cela avec la même voix, la même intonation presque... Vous doutez de mes paroles? En vérité, je ne veux pas prendre au sérieux cette incrédulité de vingt ans.

BERTHE.

Pardon, chère tante, je ne les aurai qu'à midi.

MADAME DE LORMOY.

Eh bien! soit, vous avez vingt ans moins cinq minutes, Mademoiselle, cinq minutes de retard sur l'heure du déjeuner. Rentrons, j'attends une visite ce matin.

BERTHE.

Ma tante...

MADAME DE LORMOY.

Quoi?

BERTHE.

Et si je vous présentais un mari de mon choix... l'accepteriez-vous pour neveu?...

MADAME DE LORMOY.

Ah! vous y revenez déjà!... c'est moins long que je ne croyais.

BERTHE.

Je vous demande, ma tante, si vous l'accepteriez?...

MADAME DE LORMOY.

C'est selon... Il faudrait d'abord que je le connusse... n'est-ce pas?

BERTHE.

Certainement! (Elles se dirigent vers le parc.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE REUILLE, UN DOMESTIQUE en dedans du parc.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la grille.

De ce côté, Monsieur... Tenez, voici ces dames. (Il montre à M. de Reuille madame de Lormoy et Berthe.)

MADAME DE LORMOY, allant à M. de Reuille*.

Mon ami! nous vous avons fait attendre...

DE REUILLE.

Non, j'arrive, et dans mon impatience de vous serrer la main et de vous remercier de votre charmante réponse à ma lettre, j'allais au-devant de vous.

MADAME DE LORMOY.

Je vous remercie de l'empressement...

DE REUILLE.

Il est bien naturel... Je ne sais rien de plus doux, quand les événements, plus forts que la volonté, vous ont séparé des gens que l'on aime, je ne sais rien de plus doux que de retrouver un bon souvenir, où fut jadis une vive et franche amitié; cela rajeunit presque de tout le temps qui s'est écoulé.

MADAME DE LORMOY, faisant passer Berthe, vers laquelle de Reuille a plusieurs fois dirigé ses yeux**.

Ma nièce Berthe.

DE REUILLE.

Que je n'ai pas vue depuis l'âge de cinq ou six ans, si je ne me trompe... alors, une adorable enfant, aujourd'hui, une

* B. L. R.
** L. B. R.

charmante jeune fille. On peut-être, par miracle, aussi jolie que vous, Mademoiselle, mais pas plus.

MADAME DE LORMOY.

Et surtout, on n'est pas meilleure. Veille, chère petite, à ce que le déjeuner soit promptement servi; si le pâtissier n'est pas venu, que l'on retourne chez lui tout de suite. Va, ma belle chérie.

BERTHE.

Peut-on savoir quel est ce Monsieur qui m'a vue enfant?

MADAME DE LORMOY.

Je te conterai cela plus tard. C'est toute une longue histoire. Va, Berthe, va!

SCÈNE III.

MADAME DE LORMOY, DE REUILLE. Il reste les yeux fixés sur le point par où a disparu Berthe.

MADAME DE LORMOY.

Elle est charmante, n'est-ce pas?... Ah! si vous saviez, cher ami, toutes les qualités dont le ciel a doué ce cœur-là, vous me trouveriez bien heureuse; et je le suis, en effet, ou plutôt, je le serais, si je ne songeais que le moment approche où, pour sa position, pour son avenir, pour son bonheur, il me faudra me séparer de cette chère Berthe. Mais... à quoi pensez-vous donc, mon ami?...

DE REUILLE, sortant de sa rêverie.

Moi?... à rien.

MADAME DE LORMOY.

Vous-même, n'avez-vous point un fils?...

DE REUILLE.

Non! mais l'enfant adopté par moi est maintenant un grand t beau jeune homme, qui porte vaillamment mon nom. Peut-être l'avez-vous rencontré dans le monde sans le remarquer?

MADAME DE LORMOY.

C'est possible, mais peu probable; je vais rarement dans le monde, et ne reçois personne... Mais, voyons, à nous deux, cher M. de Reuille...

DE REUILLE, lui offrant son bras.

Bien volontiers.

L. R.

MADAME DE LORMOY.

Dites-moi, comment se fait-il qu'après tant d'années, le souvenir de vos bonnes et amicales relations avec mon mari, avec ma famille, avec moi, se soit tout à coup réveillé?.. Pardon, ce n'est point un reproche que je vous fais, c'est une explication que je vous demande. A quelle circonstance dois-je attribuer votre désir de renouer une ancienne amitié, que j'avais tout lieu de croire morte avec monsieur de Lormoy?... Je sais que j'ai quitté Paris pendant assez longtemps; que, de votre côté, vous avez voyagé; mais, enfin, pourquoi ce souvenir aujourd'hui plutôt qu'hier, plutôt qu'il y a dix ans? Répondez.

DE REUILLE.

Je m'attendais à votre question, chère Madame, et plus tard nous en causerons sérieusement.

MADAME DE LORMOY.

Pourquoi ne pas avoir amené M. André avec vous, j'eusse été charmée de le connaître.

DE REUILLE.

D'abord, il ignore tout, jusqu'à mes projets, si j'en ai, car il se peut que derrière tout ce que je vous ai dit, se cache encore quelque chose. Je ne lui ai aucunement parlé de ma démarche d'aujourd'hui. Puis, avant de le présenter, il fallait savoir quel accueil me serait fait.

MADAME DE LORMOY, lui tendant la main.

Ma lettre ne vous l'avait-elle pas fait pressentir?

DE REUILLE.

Elle m'a dit, en effet, que votre cœur ne changeait pas plus que votre visage... J'aurai l'honneur de vous présenter ce cher enfant.

MADAME DE LORMOY.

Un charmant jeune homme, n'est-ce pas? Mais je vous demande cela, à vous, comme si vous pouviez ne pas être de mon avis. J'efface donc le point d'interrogation et répète : un charmant jeune homme.

DE REUILLE, riant.

Je suis très-sensible à la bonne opinion que vous avez de lui... elle ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur la mienne.

MADAME DE LORMOY.

Comment?... la vôtre ne lui est pas favorable!...

DE REUILLE.

Je ne dis pas cela, mais, c'est une singulière génération, voyez-vous, que celle qui nous succède, et qui a quelque peu besoin d'être expliquée.

MADAME DE LORMOY.

Je ne doute pas que, grâce à votre esprit, l'explication soit charmante.

DE REUILLE.

Elle sera ce que peut être celle d'un problème assez difficile à résoudre... Tenez, ma chère madame de Lormoy, nous avons eu tous deux vingt ans. Vous, vous les avez toujours; moi, j'ai eu la sottise de me laisser vieillir, et j'en ai cinquante.

MADAME DE LORMOY.

Vous êtes plus jeune que beaucoup de nos jeunes gens.

DE REUILLE.

Peut-être oui... parce que j'ai gardé la foi... et que rien ne rajeunit comme la foi, le cœur du moins. Enfin, ces vingt ans que je regrette, je les ai eus, et ils ne sont point encore si loin de moi qu'avec un peu de volonté et de mémoire, je ne puisse les retrouver. Eh bien! quand je les avais, quand nous les avions, nous tous qui en avons cinquante aujourd'hui, nous n'étions certes ni moins suffisants, ni moins étourdis, ni moins ridicules que ceux qui les ont à présent... Tous les vingt ans se ressemblent à toutes les époques... le fond est le même, la surface seule diffère et se modifie. Mais nous avions sur nos fils l'immense avantage d'appartenir à une époque qui avait encore une société. De notre temps, on causait, aujourd'hui... on fume. L'esprit se ressent autant que les manières du milieu où il se trouve... en se faisant plus libre il s'est fait plus facile, en se faisant plus hardi, il s'est fait brutal; André a vingt-quatre ans, ma bonne madame de Lormoy... il a le ton, les allures, les idées de ceux de son âge et de son époque... il n'est ni meilleur ni pire qu'eux... C'est un charmant garçon, pour ceux qui aiment, dans la jeunesse, la désillusion anticipée de toutes choses... le scepticisme et le paradoxe. C'est un front de vingt ans qui se fait des rides, une bouche naïve qui grimace l'ironie... un bon cœur qui se nie lui-même... Au reste, comme je vous le disais, un bon garçon que tout le monde aime pour l'esprit qu'il a et pour les bonnes qualités qu'il ne veut pas avoir.

MADAME DE LORMOY.

Oh! oh! savez-vous que vous faites-là un singulier portrait de M. André?

DE REUILLE.

Oh! mon Dieu! ce n'est pas le sien plutôt qu'un autre; ils se ressemblent tous; qui en a vu un en a vu mille... Dans notre époque de vapeur, d'électricité, de télégraphie, où tous les hommes semblent avoir hâte d'arriver à un même but, on dirait que le siècle a été pressé comme les hommes et les a jetés tous dans le même moule...

MADAME DE LORMOY, lui prenant le bras.

Mon cher monsieur de Reuille, voulez-vous que je vous dise pourquoi les vingt ans d'aujourd'hui nous paraissent si peu ressembler aux vingt ans d'autrefois?... C'est qu'en veillissant, nous nous éloignons des uns comme des autres, et qu'en les regardant de trop loin nous ne les reconnaissons plus. (Bruit dans la coulisse.)

PLUSIEURS VOIX, du dehors.

Par ici... par ici!

DE REUILLE.

Quel est ce bruit?... On vient de ce côté, ce me semble.

MADAME DE LORMOY.

Oui, des promeneurs, comme il y en a tant autour du lac... Oh! croyez-moi, nous vieillissons, cher ami. (Madame de Lormoy s'éloigne au bras de M. de Reuille, et tout en causant ils rentrent dans le parc, ferment la grille et disparaissent.)

SCÈNE IV.

COTTELET, BACHU, D'ATHIS.

COTTELET, entrant le premier, en agitant son chapeau.

Messieurs, Messieurs, un Jules Dupré sans cadre...

D'ATHIS.

Légèrement embu...

COTTELET.

Un coin du paradis de Dieu; il doit y avoir un marchand de vin à côté.

D'ATHIS.

Mais que fait donc Bachu?...

BACHU, entrant.

Je vous suis lentement, tristement... comme un homme

qui n'a encore pris qu'une tasse de café au lait à sept heures du matin... et il est midi et demi.

COTTELET, regardant sa montre.

Midi un quart.

BACHU.

A mon estomac, qui est la montre raisonnée de l'homme... il est midi et demi...

COTTELET.

Ton estomac avance.

BACHU.

C'est la faute du café au lait. (Allant vers la coulisse de droite.) Ohé! les gens de la frégate, ohé!

D'ATHIS.

Que fais-tu?

BACHU.

Je hèle les bâtiments qui portent des vivres, afin qu'ils mettent le cap bien juste sur nous.

COTTELET.

Bon! sois tranquille... André connaît la côte... puisque c'est lui qui a choisi ce vert promontoire. D'ailleurs, les instructions ont été données aussi exactement qu'à M. de Lapeyrouse : « Vous contournerez le lac, tandis que je le traverserai en bachot avec les provisions... Vous vous arrêterez dans « un petit bois, devant une grille ornée de deux coupes Médicis, en fonte, avec un aloès rabougri dans chacune. » — Voilà les deux coupes... voilà les aloès rabougris... Bachu, je requiers ta vieille expérience des choses d'ici-bas; sommes-nous au lieu indiqué?...

BACHU.

Je n'en sais rien...

COTTELET, s'asseyant *.

Quant à moi, je m'installe là-dessus.... je mange là-dessus... je croque là-dessus.

D'ATHIS, à Bachu.

Voyons, que cherches-tu encore?

BACHU.

Un pavé pour m'asseoir.

COTTELET.

Sybarite!

* B. D. C.

D'ATHIS, *s'asseyant.*

Dieu! que ce siége est dur!...

COTTELET.

Bast! on s'y fait.

BACHU.

Oui, des accrocs.

D'ATHIS.

Je demande que l'on serve au plus vite.

COTTELET.

Oh oui! mon appétit s'est horriblement développé... je meurs littéralement de faim... Si j'avais dessiné un pâté, je le mangerais, pour tromper mon estomac.

D'ATHIS, *tirant sa montre.*

Midi et demi.

BACHU, *frappant son estomac.*

Une heure moins un quart.

D'ATHIS.

Qui diable peut retarder la frégate?

COTTELET.

J'ai le pressentiment qu'elle a sombré...

BACHU.

Et moi, je vous dis tout simplement qu'on ne s'est pas bien entendu; qu'il y a erreur de latitude sur le point précis du débarquement; que l'embarcation erre de rive en rive à notre recherche, et consomme paisiblement la cargaison dans quelque havre inconnu... (*Se levant.*) et les races futures liront dans l'annuaire de cette année que trois malheureux naufragés sont morts d'inanition sur les rivages inhospitaliers d'Enghien, l'an 1855.

D'ATHIS.

Franchement, je commence à le craindre.

BACHU.

Messieurs, je vous supplie de me donner quelque chose à respirer... une tranche de jambon... un gigot de présalé... un pâté de Julien... n'importe quoi... ou je vous préviens que je vais m'évanouir.

COTTELET.

Moi, je propose que l'un de nous se détache.

BACHU.

Pour aller déjeuner quelque part? j'y vais.

D'ATHIS ET COTTELET.

Moi aussi.

COTTELET.

Mais si André arrivait, par hasard?

BACHU.

Nous planterons un poteau avec cette inscription : Voir chez le rôtisseur!

D'ATHIS.

Passez-moi une perche.

VOIX, dans la coulisse.

Ohé! ohé! accoste!

COTTELET.

C'est la voix d'André.

TOUS.

Par ici! par ici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ*.

Terre! terre!

BACHU.

Nous allons déjeuner, n'est-ce pas? j'ai un appétit de collégien qui sort du réfectoire.

COTTELET.

Mettez la nappe, je vais aider à débarquer les colis.

D'ATHIS.

Tu ne réponds pas?

BACHU.

André!...

ANDRÉ.

Prête-moi ton mouchoir, Bachu.

BACHU.

Pourquoi faire?

ANDRÉ.

Pour essuyer mes larmes.

COTTELET.

Pauvre ami, tu m'inquiètes... que sont devenues les provisions?

* D. A. C. B.

ANDRÉ.

Dans le lac!

COTTELET.

Le déjeuner naufragé!

ANDRÉ.

Il a péri corps et biens!

BACHU.

Sacredié! Repasse-moi le mouchoir, je partage ta douleur. (Il s'essuie les yeux.)

D'ATHIS.

Mais comment cela s'est-il fait?

ANDRÉ, se levant.

Comment?... voilà ce que l'on demande toujours. Comment? hommes de peu de foi, il vous faut des explications... Comment! par un balancement immodéré de la nacelle... par un choc violent sur un récif de vieilles souches, par la fausse manœuvre d'un ridicule batelier, qui, sans doute, en voulait à mes jours...

COTTELET.

Et aux nôtres, le gredin!

BACHU.

Et tu n'as pas plongé dans l'onde doublement amère?

ANDRÉ.

Si fait!

TOUS.

Ah!

ANDRÉ.

J'ai sauvé une pantoufle... elle est dans le bateau, on peut la voir.

BACHU, désespéré.

Oh! les voyages par mer!... les voyages par mer! je ne les comprendrai jamais.

COTTELET.

Que pourrions-nous bien manger ici?...

BACHU.

Que ne l'as-tu apporté, ce déplorable batelier? nous l'aurions dévoré.

ANDRÉ.

J'y ai bien pensé... mais il était si maigre!

D'ATHIS.

Moi, j'attaque le gazon.

ANDRÉ.

Une primeur!

BACHU.

Tu ris... tu as déjeuné!

ANDRÉ.

Je ris, parce qu'il y a une Providence pour les naufragés... Voyez, j'ai eu le bon esprit de vous conduire devant une maison habitée... c'est bien le diable si nous n'y trouvons pas à qui-manger.

BACHU.

Oui, compte sur l'hospitalité des naturels d'Enghien*.

D'ATHIS.

Serions-nous en pays sauvage?...

BACHU.

Nous sommes en pays bourgeois... c'est bien pis.

COTTELET.

Voyons, tu connais la dame du logis?

ANDRÉ, *quittant la grille.*

Moi? le ciel m'en garde!.. c'est sans doute quelque petite bourgeoise, bien rouge et bien sotte, veuve d'un monsieur qui a eu l'inappréciable bonheur d'inventer un pétrin mécanique. Elle dévore miette à miette son gâteau doré, et promène sous ces verts ombrages sa mauvaise humeur en chaussons de lisière... Non, je ne connais pas l'idéale ou bourgeoise beauté qui habite cette demeure... Je ne suis pas plus monsieur de Richelieu qu'elle n'est mademoiselle de Belle-Isle, et que Bachu n'est d'Aubigné. Mais je parierais n'importe quoi, avec n'importe qui, que dans cinq minutes j'aurai son cœur si elle en a un.

D'ATHIS.

Monsieur de Richelieu demandait trois jours.

COTTELET.

André demande cinq minutes... Autres mœurs, autre temps.

ANDRÉ, *faisant quelques pas, puis revenant.*

Non, je pourrais gagner...

BACHU.

Voilà comme nous comprenons l'amour, nous autres jeunes gens... il pourrait être, mais il n'est pas... il n'a pas vécu,

* B. D. C. A.

mais il est mort; dans ma jeunesse, on appelait cela du galimatias double... malheureusement, cela ne se mange pas.. O pauvre cher amour, dont, à défaut de femme, Chérubin était amoureux, qu'es-tu devenu, en sautant de Beaumarchais à M. Scribe?.. Ce qu'il y a d'enrageant, c'est qu'il vous dit tout cela, comme s'il le pensait.

COTTELET.

Il le croit quand il le dit.

D'ATHIS.

Trahison de femme... toujours... Maudites femmes!

BACHU.

André, ne nous raconte pas ta trahison.

ANDRÉ.

Ah çà! vous êtes plus difficiles que les convives de feu monsieur Scarron, qui, lorsque le rôti manquait, priaient sa femme de raconter une histoire.

BACHU, se levant *.

Mais, malheureux, chez monsieur Scarron, il ne manquait que le rôti, tandis que tout nous manque, à nous.

COTTELET.

Bon! je crois qu'André nous ménage une surprise, et qu'à la fin de son récit une table sortira de terre toute servie.

BACHU **.

S'il en est ainsi, raconte Prospero... Mon estomac te fait crédit pour cinq minutes, mais pas une de plus, tu entends... D'Athis, prête-moi ta montre.

D'ATHIS.

N'as-tu point ton estomac?

BACHU. D'Athis lui donne sa montre.

Je ne me fie pas à lui, il serait partial.

ANDRÉ ***.

Oui, tu avais raison, d'Athis... Trahison de femmes... Elles avaient juré d'aimer toujours, et puis un beau matin, elles sont parties, laissant le foyer désert et le cœur vide; elles ont quitté les gens qui les aimaient... pour moi qui ne les aimais pas.

COTTELET.

Comment! ce n'est pas toi qu'elles ont trahi?

* D. C. B. A.
** B. D. A. C.
*** B. D. A. C.

ANDRÉ.

Non, au contraire.

D'ATHIS.

Pourquoi te plains-tu, alors?

ANDRÉ.

Je me plains à cause de cela, justement... si elles m'avaient trahi pour d'autres, j'en eusse ri... elles en ont trahi d'autres pour moi, j'en ai pleuré... Si j'eusse voulu me faire sauter la cervelle, on m'eût détourné la main... je me suis fait sauter le cœur, on m'a laissé faire.

COTTELET.

C'est superbe... mais inintelligible.

ANDRÉ.

Je m'explique... c'était à Nuremberg.

D'ATHIS.

Joli début!

COTTELET.

C'était à Nuremberg.

BACHU, la montre à la main.

Ne l'interromps pas, il n'a plus que quatre minutes.

ANDRÉ.

Je n'en demande pas tant... C'était à Nuremberg, et jamais plus jolie poupée n'était sortie des mains de Dieu : de grands yeux noirs, de grands cheveux blonds, des joues fardées de jeunesse avec une mouche de mélancolie par-ci par-là; voilà mon héroïne. Elle était fille de maître Pétrus, propriétaire de l'hôtel où j'avais descendu mes malles. C'était grande fête au *Cheval-Noir*. Le jour de mon arrivée, maître Pétrus, gros homme à face apoplectique, préparait le mariage de sa fille Thérèse avec un grand gaillard doux, plein de force et de timidité à la fois... C'était l'an dernier.

BACHU.

Deux minutes!

ANDRÉ.

Sans songer au mariage, dont je voyais les apprêts, sans m'occuper du robuste gendre qui suivait avec inquiétude les moindres mouvements de sa belle fiancée, je trouvai plaisant de courtiser Thérèse. Enfantillage, coquetterie ou innocence, Thérèse me laissa faire. Un soir, j'étais en train de faire mes malles... mon départ devait avoir lieu le lendemain... je vis entrer Thérèse. — Que désirez-vous? lui dis-je en riant : elle

se mit à rougir, à balbutier; des larmes roulaient dans ses yeux, j'entendais les battements de son cœur... je restai interdit.

BACHU.

Trois minutes!

ANDRÉ.

Savez-vous ce qu'elle venait me dire, la blonde fiancée, à moi qu'elle connaissait depuis trois jours... à moi; triste, flétri, fatigué avant l'âge par l'air étiolant de Paris... à moi qui devais repartir le lendemain... le devinez-vous?.. Elle venait me dire : Je t'aime! emmène moi. (Il se lève *.)

COTTELET.

C'était à Nuremberg...

ANDRÉ.

Et c'est parce que j'étais plus mal bâti que son fiancé, que je ne pouvais pas l'épouser, que je ne l'aimais pas... Pourtant elle était là, à mes pieds, suppliante, noyée de larmes... Ses longs cheveux dénoués traînaient à terre, ses yeux passionnés s'éteignaient dans mes regards... la ville se taisait, tout faisait silence autour de nous... une seule voix semblait parler dans toute la création... et cette voix c'était la sienne qui me répétait : Je t'aime! je t'aime!.. Elle était belle, belle à ravir... elle avait seize ans, j'en avais vingt-trois, et...

D'ATHIS.

Et...

ANDRÉ.

Et je partis sans lui répondre, plein de dégoût et de mépris pour les femmes qui sont bonnes peut-être à distraire notre esprit, mais qui sont décidément indignes d'occuper notre cœur.

COTTELET **.

Alors, parce que tu as trouvé sur ton chemin une femme qui ne demandait qu'à tromper son mari, tu en conclus que toutes les femmes sont disposées à en faire autant... Savez-vous, Messieurs, ce qui naturalisera de plus en plus le scepticisme, sinon dans le cœur, du moins dans les mœurs des jeunes gens; c'est qu'on lui fait l'honneur de le discuter avec ceux qui affectent d'en être atteints. Si au premier mot de

* B. D. A. C.
** B. D. A. C.

leurs ridicules théories on leur tournait le dos en les appelant gamins, ils resteraient aussi embarrassés de leur scepticisme qu'un enfant qui aurait voulu voler un canon de 48, et à qui l'on dirait : Eh bien! on te le donne, emporte-le.

ANDRÉ.

L'histoire n'en est pas moins vraie.

COTTELET.

Oh! Messieurs... quelque chose de plus intéressant que l'histoire d'André...

BACHU.

Quoi?

D'ATHIS.

Messieurs, nous sommes sauvés... j'aperçois quelque chose.

BACHU.

Moi, je ne vois rien que des éblouissements... quelle forme cela a-t-il?...

D'ATHIS.

Des jambes, un corps, une tête.

BACHU.

Pas de bras?...

D'ATHIS.

Pas de bras.

BACHU.

C'est la Vénus de Milo.

D'ATHIS.

En pantalon blanc et en tablier, avec un panier sur la tête.

BACHU, se levant.

C'est un pâtissier... offrez de l'or, ceux qui en ont.

ANDRÉ.

Inutile.

COTTELET.

Comment, inutile?

ANDRÉ.

Oui, inutile... Je me charge de l'affaire... seulement, vous êtes intelligents, veillez à la réplique et secondez-moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOSEPH. (Joseph traverse le théâtre en diagonale, et va pour sonner à la grille*.

BACHU.

Eh bien! mais, que fais-tu, malheureux? tu le laisses sonner?...

ANDRÉ.

Silence... ou je ne m'engage à rien.

BACHU.

Je suis Harpocrate en personne. (Il met un doigt sur ses lèvres.)

ANDRÉ.

Monsieur Joseph!...

JOSEPH.

Hein?

COTTELET.

Il sait son nom.

JOSEPH.

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?...

ANDRÉ.

Vous alliez sonner à cette grille, n'est-ce pas?

JOSEPH.

Mon Dieu, j'avais déjà la main sur la sonnette...

ANDRÉ.

Couvrez-vous donc, je vous prie. (Joseph porte machinalement la main à sa tête pour saluer, et s'aperçoit qu'il a un panier au lieu de chapeau.)

JOSEPH.

Je vous demande pardon.

ANDRÉ.

Oui, je comprends, vous êtes coiffé d'un panier à provisions.

BACHU.

Je voudrais être né coiffé comme vous, monsieur Joseph.

JOSEPH.

Vous êtes bien bon.

ANDRÉ.

Ce panier paraît lourd.

JOSEPH.

Dam! il est plein bord à bord... il y a à déjeuner pour quatre.

* C. D. B. A. J.

COTTELET*.

Comme cela se trouve! c'est juste notre compte.

BACHU.

Messieurs, n'interrompez pas le dialogue, l'intérêt languit.

ANDRÉ.

Figurez-vous, monsieur Joseph...

JOSEPH.

Pardon, Monsieur, mais je suis pressé...

BACHU.

Moins que moi.

ANDRÉ.

Monsieur Joseph, vous pourriez nous rendre un très-grand service... y êtes-vous disposé?...

JOSEPH.

Hum!... comme ci... comme ça... ça m'embête toujours quand on me prie de faire quelque chose pour les autres.

COTTELET.

Charmant caractère...

JOSEPH.

Mais c'est égal, il faut tâcher d'être agréable au monde, quand on peut...

ANDRÉ.

Voilà le fait.

JOSEPH.

Monsieur, vous savez que je suis pressé.

ANDRÉ.

Moins que moi. En vous voyant venir, nous nous sommes divisés en deux camps... Cottelet et d'Athis... c'est le nom de ces deux Messieurs... (Joseph salue, les jeunes gens lui rendent son salut.) ont parié que vous êtes marié. . Bachu et moi avons parié que vous ne l'étiez pas.

JOSEPH.

Et qu'avez-vous parié, sans être trop curieux?...

ANDRÉ.

Un déjeuner! de quatre louis... un louis par tête, sans le vin.

JOSEPH.

Il faut venir le faire à la maison... vous demanderez le cabinet de Joseph... Je reviens...

* D. C. A. J. B.

ANDRÉ.

C'est une idée!... mais avant nous serions aises de voir la tournure qu'a un plat sortant de cette maison.

JOSEPH*.

Ah! quant à cela, c'est bien facile, et l'on va vous montrer la chose. (Il abaisse son panier.)

COTTELET.

Je parie qu'il y a un pâté là-dedans.

D'ATHIS.

Ainsi vous êtes marié?

JOSEPH, à D'Athis.

Oui, Monsieur, depuis trois ans. (A Cottelet.) Jambon et volaille.

COTTELET.

Et vous n'avez jamais fait d'infidélités à madame Joseph?

JOSEPH.

Oh! Monsieur!...

D'ATHIS.

Ne rougissez pas, monsieur Joseph.

ANDRÉ.

Et ceci?

JOSEPH.

C'est une galantine.

COTTELET.

Avez-vous des enfants?...

JOSEPH.

Galantine aux truffes. (A Cottelet.) Oui, Monsieur, quatre... deux garçons et deux filles.

ANDRÉ.

Et cela?

JOSEPH.

Biscuit aux amandes.

COTTELET.

Heureux père! Deux garçons!

ANDRÉ, à Bachu.

Galantine aux truffes.

D'ATHIS.

Deux filles.

* A. D. J. C. B.

ANDRÉ, à Bachu.

Biscuit aux amandes.

BACHU.

Quel charmant intérieur cela doit vous faire!

JOSEPH.

Oui, Monsieur, oui, charmant... Maintenant, Messieurs... (Il va pour s'éloigner.)

ANDRÉ.

Joseph!

JOSEPH.

Monsieur!...

ANDRÉ.

Je vous retiens par le pan de votre manteau qui est une veste!

JOSEPH.

Pourquoi faire?

ANDRÉ.

Pour vous dire que je suis touché jusqu'aux larmes de tout ce que vous venez de nous dire; et la preuve, c'est que je veux que vous reportiez à madame Joseph un souvenir de nous, ou plutôt de vous... Madame Joseph a-t-elle votre portrait?

JOSEPH.

Comme si nous avions de l'argent à mettre à ces bêtises-là!

ANDRÉ.

Votre tête n'est pas une bêtise, monsieur Joseph. Eh bien! en mémoire de notre rencontre, je vais faire votre portrait, hein? qu'en dites-vous?...

JOSEPH.

Mon portrait! oh! elle est bonne, la charge, tout de même.

ANDRÉ.

Ce n'est point une charge.

JOSEPH.

Vrai, vous allez faire mon portrait?

ANDRÉ.

Il est commencé.

JOSEPH *.

Écoutez, sans farce, ça sera-t-il long?

* B. D. C. J. A.

ANDRÉ.

Cinq minutes. Cela va plus vite que le daguerréotype, et c'est encore plus laid.

JOSEPH.

Ma foi, comme c'est un pâté et de la galantine, pour cinq minutes de plus ou de moins, cela ne refroidira point.

COTTELET.

Quelle logique! monsieur Joseph.

ANDRÉ.

Alors, ne perdons pas de temps, mettez-vous en position, les bras croisés.

JOSEPH.

Ah! mais... mon panier.

ANDRÉ.

Bachu, débarrasse Monsieur de son panier.

BACHU.

Avec plaisir! (A part.) O grand homme*!...

JOSEPH.

Y sommes-nous?

ANDRÉ.

Oui, et vous? (A ses amis.)

D'ATHIS.

Tout le monde y est.

ANDRÉ.

La tête un peu plus par là!... (Il lui fait tourner la tête du côté opposé au panier.) Souriez...

JOSEPH.

Est-ce bien?...

ANDRÉ.

Oui, seulement, d'Athis, éloigne encore un peu le panier de monsieur Joseph, ça le fait loucher.

D'ATHIS.

Nous allons le lui cacher tout à fait. (D'Athis porte le panier derrière un accident de terrain et Cottelet l'occupe à remplacer les provisions par des pierres.)

ANDRÉ.

Ce sera prudent.

JOSEPH.

Et je serai ressemblant, vrai?...

* D. B. J. C. A.

ANDRÉ.

La ressemblance est garantie. (Le panier est dévalisé.)

BACHU, revenant les mains derrière le dos.

Belle tête!

ANDRÉ.

N'est-ce pas?

D'ATHIS, revenant, tandis que Cottelet met des pierres dans le panier.

Tu fais la bouche un peu grande. M. Joseph a la bouche très-petite. (Joseph rapetisse sa bouche.)

ANDRÉ.

Ne bougez plus.

D'ATHIS, revenant à son tour.

Les yeux sont trop petits... M. Joseph a les yeux très-grands.

BACHU.

Oculos habent et non videbunt.

JOSEPH.

Que dit votre ami?..

ANDRÉ.

Il dit que cela vient, et qu'il espère que madame Joseph sera contente.

JOSEPH.

Vous me ferez la cravate, n'est-ce pas, Monsieur? c'est elle qui l'a brodée.

D'ATHIS.

La cravate aussi, n'oublie pas ce détail.

COTTELET.

C'est fait.

JOSEPH.

Ah! c'est fait?..

TOUS.

Oui, oui...

ANDRÉ, montrant à Joseph.

Voilà, qu'en dites-vous!..

JOSEPH.

Je trouve cela vilain, mais cela me ressemble.

COTTELET.

C'est frappant.

JOSEPH.

Mais je suis mieux que cela; allons, je suis mieux que cela. N'importe, madame Joseph va être fameusement contente de me posséder.

COTTELET.

Ne négligez pas de le faire encadrer.

JOSEPH.

Pardine ! (Il plie le portrait en quatre, et le met dans sa poche, prend le panier, le soulève, et le laisse retomber.) Mazette ! il me semble que mon panier pèse le double.

COTTELET.

Voilà ce que c'est que de se reposer.

JOSEPH.

Quand je pense que je suis venu d'Enghien avec cela sur la tête.

BACHU.

Vous êtes fort.

JOSEPH, gracieusement.

Messieurs, en vous remerciant de vos obligeances.

TOUS.

Au revoir, monsieur Joseph. (Joseph sonne à la grille.)

ANDRÉ.

Vous n'avez rien laissé dans le panier ?

COTTELET.

Si, nous avons laissé deux louis.

LE DOMESTIQUE, le même qui a déjà paru.

Ah ! vous voilà ! par ma foi, il est temps. On ne comptait plus sur vous au château.

JOSEPH.

Dam ! ce n'est pas ma faute, j'ai toujours couru ! (Tous les deux disparaissent.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, BACHU, COTTELET, D'ATHIS.

ANDRÉ.

Le tour est fait.

D'ATHIS.

Et bien fait.

COTTELET.

A table ! à table !

BACHU.

Je sonne pour que l'on serve. Drelin, drelin.

COTTELET, allant chercher le pâté.

Monsieur n'attendra pas.

BACHU ET ANDRÉ.

A table. (Les jeunes gens apportent les provisions et les placent sur l'herbe.)

COTTELET, à d'Athis qui apporte la galantine.

Prends garde de tacher la nappe, et apporte-moi le pain.

BACHU.

Pas de pain, Messieurs, c'est le repas d'Agésilas.

ANDRÉ.

Hélas !...

BACHU, la bouche pleine.

Drelin, drelin, drelin !... Garçon ! du champagne ! quand il ne serait pas glacé, cela ne fait rien !

ANDRÉ.

Allons, d'Athis !

D'ATHIS.

Je ne sais pas où est la cave.

ANDRÉ.

Je le sais, moi. (Il se lève.) Ne touchez à rien. Je suis ici dans cinq minutes.

BACHU.

André, je te donne la préférence sur le premier marchand de coco qui pourrait passer !... Oui, va nous chercher les vins d'Espagne.

COTTELET.

Comptez dessus, et ne buvez pas d'eau en attendant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH, suivi de M. DE REUILLE.

JOSEPH, se jetant à plat ventre à travers la table.

Je tiens mon pâté. Je tiens ma galantine... je tiens mon biscuit, tout est là-dessous.

TOUS.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?

D'ATHIS.

Maroufle !...

COTTELET.

Bélître !...

BACHU.

Drôle !...

JOSEPH.

Ah! vous trouvez ça drôle, vous!

COTTELET.

Veux-tu bien te tirer de là, toi!...

JOSEPH.

Jamais! (On le bouscule.) A l'aide! au secours! à la garde!

DE REUILLE.

Pardon, Messieurs...

BACHU.

Ah! c'est autre chose... (Tous se lèvent.) Monsieur!...

COTTELET.

Comprenez-vous cet imbécile, qui vient se jeter à pile ou face sur notre déjeuner?...

D'ATHIS.

Un homme qu'on a fait poser... Ingrat!...

DE REUILLE.

Je suis vraiment désolé, Messieurs, que l'on ait interrompu votre champêtre festin, mais puisque l'irrévérence a été commise, je serais bien aise de profiter de l'occasion pour faire connaissance avec des convives aussi facétieux que vous paraissez l'être.

COTTELET, gouaillant.

Monsieur aime la plaisanterie?

DE REUILLE.

Infiniment, quand elle est de bon goût; beaucoup moins, quand elle est d'un goût... contestable.

D'ATHIS.

Comme celle-ci, apparemment. Je crois que c'est cela que Monsieur veut dire.

DE REUILLE.

Allons, je vois que j'ai affaire à des gens d'esprit, qui comprennent à demi mot.

BACHU.

Cela se gâte! (Il reste sérieux.)

DE REUILLE.

Ces Messieurs sont clercs d'huissier, commis-voyageurs?

JOSEPH *.

Ces Messieurs sont artistes!...

* J. B. De R. C. D.

DE REUILLE.

Pardon. Je ne m'étonne plus... charge d'atelier... farce de rapins.

BACHU.

Permettez, Monsieur, je suis, à mon tour, désolé de vous interrompre, mais je désirerais savoir en quelle qualité vous nous faites l'honneur d'intervenir dans cette question.

DE REUILLE, à Cottelet et à d'Athis.

Monsieur est de votre société ?

D'ATHIS ET COTTELET.

Certainement.

DE REUILLE.

Je le crois, puisque vous me le dites et que Monsieur ne s'en défend pas... (Allant à Bachu, qu'il salue.) À titre d'invité, Monsieur.

COTTELET.

Pas par nous, je suppose.

DE REUILLE.

Non, en tout cas, j'eusse refusé, mais par les personnes à qui le déjeuner appartient.

D'ATHIS.

Et pourquoi les personnes à qui le déjeuner appartient ne le défendent-elles pas elles-mêmes ?

DE REUILLE.

Parce que ce sont des femmes, Monsieur. (A Bachu.) Maintenant, mon droit d'intervention vous paraît-il suffisant, Monsieur ?

BACHU.

Incontestable !... et vous êtes venu, Monsieur, dans l'intention ?.

DE REUILLE.

De me charger de vos excuses pour madame de Lormoy et sa nièce.

COTTELET.

La tournure est extrêmement délicate. Mais elle implique à la fois, pour nous, une invitation à faire des excuses, dont vous voulez bien vous charger, et une prétention, en votre qualité d'invité, toujours, à prendre votre part de ces excuses.

DE REUILLE.

Vous vous trompez, Monsieur, je m'efface complétement; je suis au régime.

D'ATHIS.

Morbleu! nous sommes mieux qu'au régime, nous sommes à la diète.

BACHU, essayant de tourner la chose en plaisanterie.

C'est littéral, ce que mon ami vous dit là, Monsieur; or, si véritablement vous êtes au régime, vous devez prendre parti pour les estomacs souffrants contre les estomacs satisfaits. C'est votre devoir de malade.

COTTELET.

Bachu est médecin, et par conséquent, a droit de formuler cette sentence.

D'ATHIS.

Vous êtes un allié, non un ennemi.

COTTELET.

Tout au plus un neutre.

D'ATHIS.

Auquel, par conséquent, personne ici ne doit de compte.

DE REUILLE.

Ah! prenez garde, Messieurs, après avoir éte indiscrets; je crois que vous devenez impertinents.

D'ATHIS.

Monsieur!

COTTELET.

Est-ce une querelle que vous cherchez? dites-le tout de suite!

BACHU.

Pardon, Messieurs, je prends le mot pour moi.

JOSEPH.

Voilà que ça chauffe... je vais prévenir ces dames. (Il sort en courant. Bachu fouille à sa poche et en tire une carte, tandis que monsieur de Reuille en fait autant.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ANDRÉ.

ANDRÉ, accourt avec des bouteilles.

Place au sommelier!.. Eh bien! qu'y a-t-il donc?

DE REUILLE, reconnaissant André.

André!..

ANDRÉ, le reconnaissant.

Ah bah!

COTTELET.

C'est Monsieur qui prend au sérieux ta plaisanterie.

BACHU, vivement.

Notre plaisanterie.

D'ATHIS.

Et qui demande des excuses. Est-ce ton avis d'en faire?

ANDRÉ.

Parfaitement.

TOUS.

Des excuses!..

ANDRÉ.

Oui, et je vais vous donner l'exemple. Monsieur, excusez trois fous dont le plus âgé n'a pas trente ans.

TOUS.

André!..

ANDRÉ.

Monsieur le comte de Reuille... pardonnez-moi...

TOUS.

Monsieur le comte de Reuille!

ANDRÉ *.

Mon père d'adoption... et le meilleur des pères!

DE REUILLE.

Ainsi, tu en étais?

ANDRÉ.

Non-seulement j'en étais, mais c'est à moi que revient tout l'honneur de l'invention.

DE REUILLE, riant.

Alors, me voilà bien!..

COTTELET.

Monsieur, s'il en est ainsi, je demande grâce, je me prosterne.

D'ATHIS, à Cottelet.

Si j'avais un tapis, je me mettrais à genoux.

BACHU.

Monsieur, je n'ai pris qu'une tasse de café au lait depuis ce matin; c'est une circonstance atténuante.

DE REUILLE.

Comment, tu es ici!

* A. de R. B. C. D.

ANDRÉ.

Permettez-moi de vous dire que je suis tout aussi surpris de vous y voir.

SCÈNE X.

Les mêmes, MADAME DE LORMOY, puis BERTHE.

MADAME DE LORMOY *.

Oh ! mon Dieu !.. que vient de me dire ce garçon !.. (A de Reuille.) Mon ami, cela ne vaut pas la peine de se fâcher !.. je vous assure ; c'est une espièglerie de jeunes gens, je la leur pardonne de grand cœur. Ces Messieurs ont voulu rire, s'amuser... c'est de leur âge, il ne faut pas être plus sévère que moi et leur tenir rigueur... quand je les excuse.

DE REUILLE.

Comment, Madame, vous les excusez et vous voulez que je leur pardonne ?

MADAME DE LORMOY, souriant.

La faim justifie les moyens...

DE REUILLE.

Allons, je me résigne... Maintenant, chère madame de Lormoy, permettez-moi de vous présenter monsieur André de Reuille... c'est le plus coquin de toute la bande.

MADAME DE LORMOY.

Monsieur André !...

DE REUILLE.

Eh ! mon Dieu, oui ; il en est le chef, et je vous prie de concentrer sur lui tout ce qui peut vous rester de ressentiment.

MADAME DE LORMOY.

Je n'en ai plus.

DE REUILLE.

C'est bien dommage, car voyez dans quelle position il me met ! et quelle étrange présentation il me force à faire. Je vous demande s'il n'y a point là de quoi le gronder d'importance. Allons, ferme, chère amie, je vous le livre.

MADAME DE LORMOY.

Alors, je prends son bras et le conduis à table, c'est là que je sermonne le mieux.

* A. R. L. B. C. D.

DE REUILLE, écartant en riant André.

Oh ! par exemple !..

MADAME DE LORMOY.

Puisque notre déjeuner faisait tant envie à ces Messieurs, ils nous feront bien le plaisir de le partager avec nous.

TOUS.

Oh ! Madame.

MADAME DE LORMOY.

Seulement, je vous en préviens, Messieurs, il faudra peut-être porter de nombreuses santés, car nous fêtons aujourd'hui la naissance de ma nièce, qui a eu vingt ans il y a une heure.

BACHU.

Et nous étions ici, Madame, pour fêter les vingt-quatre ans d'André, qui les a eus ce matin.

MADAME DE LORMOY.

C'est curieux !.. n'est-ce pas, monsieur de Reuille.

DE REUILLE.

En effet...

MADAME DE LORMOY.

Suivez-nous, Messieurs.

BACHU.

Vous excuserez notre négligé, Madame...

COTTELET, à part.

Il y a des moments où l'on regrette de ne pas être notaire.

MADAME DE LORMOY.

Nous vivons en campagnards, et si vous n'avez pas d'autres motifs...

D'ATHIS *.

Pas d'autres, assurément ; mais je vous assure, Madame, que je n'oserais, quant à moi...

MADAME DE LORMOY, à Berthe qui entre.

Allons, Berthe, ma chère enfant !.. joignez vos prières aux miennes, et vous serez plus heureuse, peut-être, que je ne le suis.

BERTHE.

Messieurs...

COTTELET, bas à Bachu.

Oh ! mon cher, la jolie personne...

* A. R. L. Be. Ba. D. C.

BACHU, bas à André.

Que dis-tu de cette figure-là, hein?..

BERTHE.

La mission dont me charge ma tante est délicate, Messieurs, et...

ANDRÉ, vivement.

Nous acceptons, Mademoiselle, puisque vous avez la bonté d'insister...

MADAME DE LORMOY.

Allons, Messieurs, à table.

DE REUILLE, lui prenant le bras.

Vous êtes certainement la femme la meilleure et la plus indulgente qu'il y ait au monde... (A Berthe, qu'il prend de l'autre bras.) N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que madame de Lormoy... (Ils sortent tous trois en continuant de causer.)

D'ATHIS.

Je suis fou de la robe rose!..

COTTELET.

Désormais, j'aurai toujours avec moi un habit noir plié dans une cravate blanche... Bath!.. je suis mal mis... mais j'ai très-faim! (Ils disparaissent à leur tour.)

SCÈNE XI.

BACHU, ANDRÉ.

BACHU *.

Eh bien, sceptique?..

ANDRÉ.

Eh bien, croyant?..

BACHU.

Que dis-tu de l'aventure?..

ANDRÉ.

Moi, rien.

BACHU.

Tu la trouves toute naturelle?

ANDRÉ.

Parfaitement.

BACHU.

Tu ne crois même pas au hasard?

* A. B.

ANDRÉ.

Le hasard n'existe pas!..

BACHU, le faisant passer *.

Comment?.. le hasard nous amène ici, en face d'une maison où l'on déjeune, nous qui ne savions comment déjeuner; le hasard fait que nous nous réunissons pour fêter tes vingt-quatre ans, le jour même où la famille et les amis de cette dame se réunissent pour fêter les vingt ans de sa nièce, et ce n'est pas le hasard? Qu'est-ce donc, alors?..

ANDRÉ.

Tu veux le savoir?..

BACHU.

Oui.

ANDRÉ.

Absolument?

BACHU.

Absolument.

ANDRÉ.

Eh bien! mon pauvre ami, ce que tu appelles le hasard est tout bonnement ma volonté. C'est moi qui vous ai conduits ici. C'est moi qui ai volontairement jeté le déjeuner dans le lac; c'est moi qui ai interpellé Joseph, dont je connaissais le nom, ce qui vous a fort étonnés, hommes naïfs!.. c'est moi qui suis cause de cette invitation, car je savais qu'on fêtait ici les vingt ans de mademoiselle Berthe, aussi bien que je savais que vous vouliez fêter ma vingt-quatrième année; c'est moi enfin qui ai fait naître tous les événements dont tu fais tant d'honneur au hasard.

BACHU.

Toi? et dans quel but?..

ANDRÉ.

Devine!..

BACHU.

Est-ce que tu veux épouser Berthe?..

ANDRÉ.

Quelle idée!..

BACHU.

Tu es amoureux d'elle, alors?..

* B. A.

ANDRÉ.

De mieux en mieux!.. Est-ce que tu serais amoureux de Berthe, toi?

BACHU.

Oui!..

ANDRÉ.

Et tu l'épouserais?..

BACHU.

Parfaitement!

ANDRÉ.

Eh bien, tu aurais tort.

BACHU.

Parce que...

ANDRÉ.

Parce que depuis trois mois elle a un amant.

BACHU.

Elle!.. et cet amant, c'est?..

ANDRÉ.

C'est moi!.. Allons, viens déjeuner, mon pauvre vieux Bachu, tu n'es bon qu'à cela. (Il l'entraîne vers la grille.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez M. de Reuille.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, seul et écrivant, BACHU.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Bachu!

ANDRÉ, tout en écrivant.

Qu'il entre!

BACHU.

Bonjour! Tu travailles?...

ANDRÉ.

Non; j'achève une lettre.

BACHU.

Il fait froid, sais-tu?

ANDRÉ.

Oui, j'étouffe.

BACHU.

Diable! à qui écris-tu donc?

ANDRÉ.

Tiens, lis... (Il passe sa lettre à Bachu.)

BACHU, lisant.

« Il faut bien que je vous le dise, Berthe, mon amour n'est « plus et notre liaison ne peut plus être. Je ne comprendrai ja- « mais qu'on mente avec le cœur; je ne comprendrai jamais « ce mensonge de chaque jour, de chaque heure, de chaque « sourire et de chaque baiser, indigne de vous et de moi. « Bientôt vous apprécierez toute l'étendue de ma franchise; « aujourd'hui sera aux larmes, demain au pardon. Je ne « vous offre pas mon amitié, car... » (Lui rendant la lettre.) Tu as une jolie écriture, surtout quand tu la soignes.

ANDRÉ.

Dois-je envoyer la lettre?

* B. A.

BACHU.

Combien y a-t-il de temps que nous fîmes cette partie à Enghien, tu te rappelles?

ANDRÉ.

Trois mois environ.

BACHU.

Trois mois... J'avais rudement faim ce jour-là!

ANDRÉ.

C'est tout ce que tu me réponds? Merci, mon ami.

BACHU.

Que diable veux-tu que je te réponde?

ANDRÉ.

Donne-moi un conseil au moins.

BACHU.

Je ne donne jamais de conseils.

ANDRÉ.

Pourquoi cela?

BACHU, s'asseyant.

Parce qu'on ne demande de conseils que pour ne pas les suivre, ou avoir le droit de s'en prendre du résultat à celui qui les a donnés. Tu me montres une lettre qui vise à la phrase; que puis-je te répondre, si ce n'est que tu as une belle écriture, ce qui est à peu près vrai.

ANDRÉ.

Voyons, est-ce que tu ne trouves pas que ce que je dis à Berthe est logique?

BACHU.

Logique, comme ce que le loup dit à l'agneau. Va, tu es bien de ton siècle.

ANDRÉ.

J'y compte, pardieu!

BACHU.

Chaque homme, aujourd'hui, veut être un type; chaque homme veut représenter une idée, un précepte, être un reflet de son époque... Pauvres reflets! Celui-ci qui rime en rhétoricien représente la poésie; cet autre qui tue ses amis et ses voisins, c'est la médecine; à côté de lui, vois ce masque pâle avec des rides noires, comme en a une statue mal époussetée, c'est l'art; et toi, avec ton agréable lettre, tu es le scepticisme. Chacun, dans un cercle petit ou grand, en haut ou en bas de l'échelle, veut être une individualité. Il laisse un mot, une chi-

mère, une rancune pour marquer sa place, comme au spectacle on laisse son mouchoir ou son gant.

ANDRÉ.

Et toi, de quel siècle es-tu? et quel type as-tu la prétention de représenter?

BACHU.

Moi, je ne suis d'aucun siècle, d'aucun temps, d'aucune époque, je commence à le croire du moins; je suis tout simplement, tout bonnement, tout naïvement un pauvre homme qui passe; ni assez riche pour qu'on lui prête, ni assez pauvre pour qu'on lui donne. — Aujourd'hui je suis l'amitié, et je console; — demain je serai peut-être la haine, et je mordrai; méchant avec la pluie, riant avec le soleil, je ne suis rien qu'un compagnon de folie au commencement du mois et une pièce de cent sous à la fin. Philosophe à l'occasion, médecin quelquefois..... amoureux jamais..... voilà ce que je suis, ou plutôt ce que je tâche d'être... Tu vois que je n'ai pas de type... ah! si fait, je me trompe..... je représente l'homme dont on se moque.

ANDRÉ, allant à la fenêtre.

Il fait du soleil, Bachu, tu dois donc aujourd'hui être l'amitié. Si tu es l'amitié, conseille-moi.

BACHU.

Oh! c'est bien simple... déchire cette lettre, mets un habit noir et va demander la main de mademoiselle Berthe à madame la baronne de Lormoy. (Tirant sa montre.) Il est trois heures, à quatre heures tu peux être un honnête homme.

ANDRÉ.

Ah! me marier!

BACHU.

Sans doute!

ANDRÉ.

Comme tu y vas, toi! On voit bien que le conseilleur n'est pas l'épouseur.

BACHU.

Franchement, André, je t'estimais plus avant la lettre.

ANDRÉ.

Ah! le mot est joli, monsieur Bachu!... Tu disais que tu n'étais pas un type, tu te trompais, tu fais des mots.

BACHU.

Que les hommes sont de singulières machines, il faut en

convenir !... voici un garçon auquel on offre les deux plus beaux yeux et le plus gros million qu'il soit en France, il refuse... il refuse impertinemment, et puis il se plaindra de sa destinée... il maudira le jour où il est né... il parlera d'avancer l'heure où il doit mourir... Où donc va se nicher le bonheur, que tout le monde court après et que personne ne peut l'atteindre... chacun croit le bonheur chez son voisin, jamais chez soi. Les heureux ! la porte en face.

ANDRÉ.

Soit ! mais auparavant rends-moi un service.

BACHU.

Comme ami ou comme domestique ?

ANDRÉ.

Comme coureur.

BACHU.

Je comprends... il s'agit de congédier ton cœur par le petit escalier.

ANDRÉ, *se levant.*

Écoute : un commissionnaire pourrait égarer cette lettre, un domestique à ma livrée être reconnu... un facteur prendre la tante pour la nièce ; en tout état de cause, je me soucie peu de voir tomber cette lettre entre les mains de madame de Lormoy.

BACHU.

Ta confiance m'honore ; mais, je te le répète, c'est le testament de ton bonheur que tu me confies là.

ANDRÉ.

Mon ami, le bonheur n'est qu'un substantif.

BACHU.

Singulier masculin. Tu parles comme un dictionnaire, André.

ANDRÉ.

Va, mon cher Bachu, et pour régaler ton amitié qui aime à monter en chaire, en revenant je te permettrai un nouveau sermon.

BACHU.

Merci. Horace pouvait chanter pour les sourds, je ne parle pas pour eux.

ANDRÉ, *à un domestique qui entre.*

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

M. le comte m'avait dit de m'informer si Monsieur était seul.

ANDRÉ.

Vous lui direz que je suis avec un de mes amis, M. Bachu, mais que M. Bachu sort. (A Bachu.) Il n'y a pas de réponse, mon brave homme. (Le domestique sort.)

BACHU.

Qui sait? A bientôt!

SCÈNE II.

ANDRÉ, seul.

Allons, allons, c'est un parti pris, et Bachu exagère; Berthe pleûrera huit jours... elle aura les yeux rouges pendant vingt-quatre heures et elle se consolera. Tout se terminera par des pardons, et moi j'y aurai gagné un doux souvenir et ma chère liberté... D'ailleurs, j'ai besoin de voyager, l'air me manque ici... Ah! justement, voici...

SCÈNE III.

ANDRÉ, M. DE REUILLE *.

DE REUILLE.

Bonjour, André!

ANDRÉ.

Bonjour, mon père, c'est-à-dire, adieu.

DE REUILLE.

Comment, adieu?

ANDRÉ.

Oui, je pars, avec votre permission, bien entendu.

DE REUILLE.

Et quand cela?

ANDRÉ.

Oh! demain ou après-demain seulement.

DE REUILLE.

C'est une idée qui vient de te traverser la cervelle?

ANDRÉ.

Oui, j'ai rêvé locomotive toute la nuit.

DE REUILLE.

Et tu veux réaliser ton rêve?

ANDRÉ.

S'il ne vous déplaît pas, toutefois?

* A. R.

DE REUILLE.

Nous en reparlerons.

ANDRÉ.

Le projet ne paraît pas vous sourire.

DE REUILLE.

Non, car tandis que tu disposais de ton présent, moi, je songeais à ton avenir. Tiens, mais au fait, cela ne change rien à tes projets de voyage... seulement, cela te fera un compagnon.

ANDRÉ.

Vous viendrez avec moi?

DE REUILLE.

Non, mais tu as vingt-quatre ans, André.

ANDRÉ.

Eh bien?

DE REUILLE.

C'est l'âge où je me suis marié.

ANDRÉ.

Et vous voudriez que je me mariasse au même âge que vous?.. Oh! je demande à exécuter mon rêve avant le vôtre.

DE REUILLE.

Je n'ai pas été seulement un père d'adoption pour toi, j'ai été ton ami. J'ai effacé la distance que les années avait mise entre nous, je t'ai ouvert mon cœur, et je t'ai dit : Puise; je t'ai ouvert ma bourse, et je t'ai dit : Prends!.. je t'ai ouvert le monde, et je t'ai dit : Regarde!... Lentement et douleur à douleur, j'avais amassé un trésor d'expérience, et je t'ai dit : Partageons!.. Ai-je eu tort de céder, en agissant ainsi, aux impatients désirs d'une génération qui a hâte de se débarrasser de ses illusions bien longtemps avant que l'âge ait emporté la jeunesse?... Ai-je eu tort enfin de t'élever comme je l'ai fait? c'est à toi de me répondre... C'est ta conduite qui justifiera ou condamnera la mienne; je ne suis pas sceptique, moi, je crois à ton cœur.

ANDRÉ.

Ce cœur n'a jamais cessé d'être digne du vôtre, je vous le jure; du coudoiement des hommes et des idées je n'ai point gardé la dénégation de toute chose, mais son jugement... J'ai vu les hommes tels qu'ils sont et les femmes telles qu'elles devraient être... C'est peut-être mal juger... mais, à coup sûr, ce pas n'est mal agir. Avez-vous remarqué, dans les orgies, ce buveur qui boit toujours, et toujours sans se griser? Tandis que

les autres s'enivrent, lui, fait semblant de boire et jette son vin sous la table; moi, j'ai pris le parti d'agir de même en toute chose... Je prends la main qu'on me donne... je crois à l'amitié de l'un, à l'amour de l'autre, au dévouement de chacun, à la vertu de tous; mais je reste calme au milieu de toutes les agitations, immobile au milieu de toutes les mobilités... Assis à cette table où l'on végète, tout en croyant vivre, je regarde froidement ces convives qui emplissent leur coupe de gloire, d'ambition, d'amour, de fraude, de vertu, de mensonge, et rien de tout cela ne me grise; car, ainsi que le buveur y jette son vin, j'ai jeté, moi, mon cœur sous la table.

DE REUILLE.

Enfant! avec ces principes-là on peut éviter d'être dupe, mais on ne saurait éviter d'être malheureux. Triste philosophie, crois-moi, que celle qui supprime les battements du cœur au profit des calculs de l'esprit... Laisse échafauder à d'autres cet amas de fausses doctrines, dangereux résultat d'une raison anticipée qui, en ôtant à la jeunesse ses illusions, fait des incrédules et non des penseurs, des athées et non des philosophes. Prends la vie comme elle s'offre à toi sans te tenir en garde contre ses douceurs. Parce qu'il y a des voix trompeuses et des cœurs faux, doit-on en augurer que tous les cœurs sont faux, que toutes les voix sont trompeuses? Crois aux sentiments honnêtes et purs, quand même ils n'existeraient pas, cette croyance te rendra meilleur. Crois à l'amitié, crois à l'amour, crois au bonheur; et ce bonheur, demande-le à une jeune femme qui t'aime, à une femme digne de porter ton nom, et qui pourra s'appuyer sur ton honneur comme sur ton bras.

ANDRÉ.

Et cette femme, où la trouverais-je?

DE REUILLE.

Elle est trouvée.

ANDRÉ.

Ah!

DE REUILLE.

Ai-je ta parole de ne pas mettre d'obstacle à mes désirs?

ANDRÉ.

Vous me voyez fort embarrassé, je reconnaîtrais mal votre affection en repoussant l'idée d'un mariage pour moi, mais...

DE REUILLE.

Mais, achève...

ANDRÉ.

Mais je désire ne point me marier.

DE REUILLE, vivement.

Tu désires... (Se calmant.) Voyons, André, et si je t'en prie.

ANDRÉ.

Oh! ne me priez pas.

DE REUILLE.

De sorte que si j'ordonnais au lieu de prier.

ANDRÉ.

Pour la première fois de ma vie, j'aurais le regret de vous désobéir. (De Reuille le considère quelques instants, puis va au fond et sonne.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE *.

DE REUILLE, au domestique.

Toutes les invitations ont elles été portées?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

DE REUILLE.

Avez-vous prévenu le notaire?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

DE REUILLE.

A quelle heure sera-t-il ici?

LE DOMESTIQUE.

A six heures.

ANDRÉ.

Que signifie?

DE REUILLE, au domestique.

C'est bien, allez!

SCÈNE V.

DE REUILLE, ANDRÉ **.

ANDRÉ.

Ce notaire, ces invitations... Que se passe-t-il donc ici?

* R. D. A.
** R. A.

DE REUILLE.

Berthe est ta maîtresse depuis six mois; dans une heure, mademoiselle de Lormoy sera ta femme.

ANDRÉ.

Berthe, ma femme?

DE REUILLE.

En connaissez-vous une autre qui soit plus digne de l'être?.. une autre qui ait plus de droit à votre nom et à votre amour?

ANDRÉ.

Mais...

DE REUILLE.

Vous me regardez avec surprise, cessez de vous étonner et écoutez-moi.

ANDRÉ.

Je vous écoute et respectueusement, je vous l'affirme.

DE REUILLE, *s'asseyant à gauche.*

Sachez d'abord comment ce secret est parvenu à ma connaissance, afin que vous ne soupçonniez ni votre domestique, ni vos amis. J'arrivais de voyage, une lettre me fut remise; elle était adressée à M. de Reuille. Pas de prénoms, pas de titre. Elle pouvait être aussi bien pour vous que pour moi. Je la décachetai, la lus... La lettre était de Berthe... et si elle me laissait beaucoup à désirer, elle ne me laissait rien à apprendre. Je courus chez madame de Lormoy à Enghien. Je vous retrouvai à la grille du parc, vous vous en souvenez; madame de Lormoy ne vous connaissait pas... elle ne savait rien; par égard pour elle, par considération pour Berthe, qui s'était confiée à votre honneur, je me vis forcé de solliciter avec prudence et lenteur, un mariage que je ne pouvais offrir comme une réparation. Madame de Lormoy ne s'aperçut ou ne parut s'apercevoir de rien... elle ne soupçonna pas mon impatience, qui devenait plus vive, à mesure que je voyais faiblir votre amour. Enfin, j'exposai ma demande, elle fut accueillie; Berthe m'a été accordée pour vous, vous épouserez Berthe; j'ai appris votre faute pour la réparer, vous alliez chasser votre victime, je recueille votre femme; je donne un nom à la pauvre enfant qui n'en à plus, j'ouvre à l'ange déchu le seul paradis qui lui reste et que vous alliez lui fermer.

ANDRÉ.

Mais cependant je demande à dire un mot à mon tour.

DE REUILLE.

Oh! dites, je vous écoute.

ANDRÉ.

A entendre les plaintes des femmes délaissées, il semblerait toujours que l'on a frauduleusement escaladé leur cœur, volé leur amour avec effraction. J'ai aimé Berthe, Berthe m'a aimé... notre faute a été commune.

DE REUILLE.

Eh bien! que prouve cela?

ANDRÉ.

Que je ne suis pas plus engagé avec elle, qu'elle ne l'est avec moi. J'oublie, qu'elle fasse comme moi, qu'elle oublie à son tour.

DE REUILLE.

A vous entendre, Monsieur, on dirait en vérité que la société a des lois égales pour l'homme et pour la femme; mais vous savez bien le contraire, et que, sur ce point, le monde est injuste et partial jusqu'à la cruauté. (Se levant.) Ce qui n'est pas même le sujet d'un reproche pour l'homme, est un crime irrémissible pour la femme... Qu'un simple soupçon tombe sur une pauvre jeune fille... ce soupçon est une tache, et par cette tache sa réputation est tuée à tout jamais.... A partir de ce moment, tout sera dit : l'avenir se fermera comme une porte de bronze... la jeune fille n'aura plus le droit d'être femme... Sa mission sera terminée dès qu'elle aura fait les premiers pas pour l'accomplir... Son droit d'épouse lui est dénié, la majestueuse religion de la maternité lui est interdite... Il faut qu'elle s'étiole, pâlisse, se fane et meure, fleur avortée, à l'ombre de son isolement dans la nuit de sa solitude... En est-il de même de l'homme?... répondez; et pouvez-vous dire que l'avenir vous garde, à vous et à Berthe, une destinée pareille?

ANDRÉ.

Il y a du vrai dans ce que vous me dites, mais ne pouviez-vous pas par de moins brusques moyens?

DE RUEILLE.

Oh! c'est un guet-apens, n'est-ce pas?... vous retenir au bord d'une lâcheté... quelle tyrannie!... je devais vous y laisser tomber de tout votre poids, n'est-ce pas?... avec votre froide résignation, votre stoïque indifférence! Mais, par malheur, l'honneur de votre nom est encore mon honneur, André; or, en sauvant votre honneur, à vous, c'est mon honneur que je sauve, mon honneur dont je ne fais pas bon marché, moi!

Tandis que je vous parle, André, Berthe jette un dernier regard sur son miroir. Elle monte l'escalier ; dans ce moment, le bonheur, en robe de mariée, sonne à votre porte ; va l'ouvrir, André, et toute grande.

ANDRÉ.

Mais cette lettre que je lui ai écrite... cette lettre, où je lui dis que je ne l'aime plus?

DE REUILLE, la lui rendant.

Déchire-là... (Moment de silence.)

ANDRÉ.

Cette lettre entre vos mains?

DE REUILLE.

Déchire-la.

ANDRÉ.

Je n'aime plus Berthe ; mais, puisqu'en l'épousant, je puis la réhabiliter, je l'épouse ; je signerai des deux mains, s'il le faut, mais du cœur, cela m'est impossible.

DE REUILLE.

André!...

ANDRÉ.

Berthe pourra rentrer avec moi dans les salons que je lui avais fermés, et tout sera dit. Le monde ne peut exiger rien de plus, n'est-ce pas?

DE REUILLE.

Le monde, non! mais elle qui a tout sacrifié; mais moi...

ANDRÉ.

Je vous obéis.

DE REUILLE.

Oui, seulement tu ne l'aimes plus... tu le déclares, froidement, impitoyablement. Ne plus l'aimer! mais qui aimeras-tu donc jamais, si tu ne l'aimes pas, elle? De quel marbre ferastu jaillir une plus belle statue; à quelle source plus pure abreuveras-tu ton cœur? Tout ce que Dieu a mis de grandeur, de bonté, de douceur et d'amour dans cette pauvre âme que tu veux briser, tout cela est à toi; et tu la repousses, et de cette main couverte de tes baisers, tu feras une main de mendiante. Mais alors, tandis que ta voix lui jurait un amour éternel, ta voix mentait! tes lèvres mentaient! ton cœur mentait!... C'est impossible, et ton mensonge même est un mensonge... Crois-moi, André, n'accepte pas le mariage comme une nécessité, accueille-le comme un bonheur. Va, je connais mieux la vie que toi-même, mon enfant; ton avenir qui m'est

plus cher que le mien, car mon avenir est en toi, ton avenir est un bien trop précieux pour que je l'engage impunément.

ANDRÉ.

Soit! je me fie à vous, et me marierai gaiement. Est-ce donc, en effet, une affaire si sérieuse que le mariage? et puis je serai peut-être heureux, qui sait!...

DE REUILLE.

André, pas d'arrière-pensées, de fausses gaietés, de larmes factices! Tu acceptes cette union sans répugnance?...

ANDRÉ.

Je n'ai point à m'expliquer là-dessus; vous avez ordonné, j'obéis.

DE REUILLE, lui prenant la main.

André!...

ANDRÉ.

Permettez-moi d'aller mettre un habit noir... il n'y a point de mariage sans cela.

DE REUILLE.

J'attendais de vous mieux que cette froide et révoltante raillerie... Allez!

ANDRÉ.

Je ne vous demande que cinq minutes. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DE REUILLE, le regardant sortir.

Pauvre Berthe!... que serait notre avenir et notre douleur à tous deux, s'il fallait prendre de lui l'opinion qu'il s'efforce d'en donner!

SCÈNE VII.

DE REUILLE, MADAME DE LORMOY, BERTHE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Lormoy, mademoiselle Berthe de Lormoy.

DE REUILLE, allant au-devant d'elles*.

Grand merci de votre exactitude : le notaire n'est point encore arrivé, ma chère baronne, mais il ne saurait tarder à venir. J'ai préparé pour lui quelques papiers que je vais ache-

* R. L. B.

ver de mettre en ordre dans mon cabinet, et que je serai bien aise de vous soumettre en sa présence; ils sont relatifs au contrat... (A Berthe*.) Vous voilà tout à fait rétablie de votre malaise d'hier au soir, mon enfant, c'est à peine s'il vous en reste un peu de pâleur.

MADAME DE LORMOY.

Elle la conserve par coquetterie.

DE REUILLE.

La pâleur, en effet, vous sied à ravir. Maintenant, ma chère madame de Lormoy, souffrez que je vous remercie encore, au nom de ces chers enfants, au mien, de l'empressement que vous avez mis à vous prêter à mon impatience. Que voulez-vous? je suis fait ainsi : une fois une décision prise, un *oui* prononcé, les heures qui s'écoulent sans résultat me paraissent des siècles. Je ne sais ce que c'est que d'attendre, et j'aurais voulu pouvoir signer le contrat le jour même où vous avez consenti au bonheur de ces enfants. (Madame de Lormoy répond par un sourire d'amitié. Berthe paraît distraite. Moment de silence.) Vous semblez inquiète, préoccupée, ma chère Berthe; souffrez-vous encore?

BERTHE, tirée de sa rêverie.

Non, non, au contraire, je me sens très-bien. Est-ce que M. André n'est point à l'hôtel, Monsieur?

DE REUILLE.

Aujourd'hui!... comment n'y serait-il pas?

MADAME DE LORMOY.

Oh! il aurait pu être absent sans que nous en fussions surprises; on a tant de choses à faire le jour où l'on signe un contrat! c'est... c'est ce qui explique la question de Berthe.

DE REUILLE.

Je vais le faire prévenir que vous êtes là, et il s'empressera de vous exprimer sa reconnaissance et son bonheur. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE LORMOY, BERTHE. Madame de Lormoy va s'asseoir. Berthe s'accoude à la cheminée. Long silence.

MADAME DE LORMOY**.

Berthe, avez-vous dit à la voiture de ne pas attendre?

* L. R. B.
** L. B.

BERTHE, sans changer de position.

Oui, ma tante... (Nouveau silence.)

MADAME DE LORMOY.

J'avais hier recommandé au jardinier de renouveler pour aujourd'hui toutes les fleurs des corbeilles, j'ignore s'il l'aura fait; y avez-vous pris garde en sortant?

BERTHE.

Non, ma tante. (Nouvelle pause.)

MADAME DE LORMOY.

Pourquoi vous tenir ainsi debout, mon enfant? cela vous fatigue... Mon Dieu! ne soyez donc pas triste à ce point. Berthe, vous m'effrayez.

BERTHE, se rapprochant de madame de Lormoy, et s'asseyant.

Je ne suis pas triste du tout... je vous assure...

MADAME DE LORMOY.

Oui, je comprends; vous pensiez le trouver là, et que ce serait lui qui nous recevrait, et non pas M. de Reuille, ou tout au moins qu'il serait avec son père.

BERTHE.

Je ne comptais sur rien, ma tante.

MADAME DE LORMOY.

Oh! ne faites donc pas ainsi la résignée, et avouez que cette absence vous préoccupe.

BERTHE.

Je pense que, ne fût-ce que pour vous, M. André devrait mettre un peu plus d'empressement à venir nous joindre.

MADAME DE LORMOY.

Voyons, Berthe, n'en soyez pas plus blessée que moi-même; vous êtes injuste envers votre fiancé.

BERTHE.

Je vous fais observer que c'est vous qui me parlez de lui, je ne dis rien.

MADAME DE LORMOY.

Eh! croyez-vous que je n'interprète pas votre silence! Eh bien! je vous dis, moi, que je suis certaine que si M. André n'est point près de vous, c'est qu'il est forcément retenu ailleurs... Quand les choses marchent avec cette rapidité... on a bien des soins à prendre, croyez-moi, bien des démarches à faire... Enfin, je le répète, mon enfant, il y a des moments dans la vie où il ne faut se montrer ni exigeant, ni susceptible.

BERTHE, rêveuse.

Ainsi, ma tante, vous croyez qu'il ne m'aime plus... n'est-ce pas?

MADAME DE LORMOY.

Moi?... Et comment voulez-vous que je suppose cela au moment où il vient demander votre main? Comment me serait-il possible d'admettre qu'un amour né d'hier, à peine, a déjà perdu de sa jeunesse et de son ardeur. Car enfin, Berthe, en assignant à cet amour le terme le plus éloigné, il ne date que de trois mois; avant sa visite à Enghien, M. André ne vous connaissait pas, vous ne l'aviez jamais vu, vous me l'avez dit du moins. Pourquoi irais-je redouter pour vous, qui n'êtes encore que la fiancée qu'il désire, ce que je craindrais pour la femme à laquelle il n'aurait plus rien à demander?... Alors, seulement, Berthe, de pareilles craintes seraient explicables... alors, seulement, vous pourriez demander s'il vous aime encore... mais aujourd'hui...

BERTHE, tombant à genoux.

Oh! ma tante! vous avez tout deviné... vous savez tout... pardonnez-moi!

MADAME DE LORMOY.

Je ne sais rien, Berthe, et ne veux rien savoir... Tu vas être madame de Reuille... je n'ai rien à te pardonner.

BERTHE.

C'est possible... mais moi, ma tante... mais moi, la coupable, j'ai besoin de votre pardon... Ma pauvre mère n'est plus, elle ne peut plus abaisser sur moi son regard miséricordieux .. mais ce regard, je le retrouve dans vos yeux; plus heureuses que les autres enfants, j'ai eu deux mères, moi... cette main, qu'elle m'eût tendue avec bonté... la voilà, je la tiens, je la presse contre mes lèvres.

MADAME DE LORMOY.

Ma fille!

BERTHE.

Vous voyez bien...

MADAME DE LORMOY.

Ma pauvre enfaut!

BERTHE.

Oh! ce fut une fatalité que cette longue absence que vous fîtes de Paris... et pendant laquelle je restai seule un mois entier... Oui, je me vois encore à cette fenêtre, j'avais un bou-

quet de lis à la main. Je rêvais... et dans ma rêverie... mes doigts se desserrèrent graduellement sans que j'y fisse attention, et mon pauvre bouquet tomba... Oh! André! vous, que je ne connaissais pas alors... pourquoi m'avoir rapporté ces fleurs si elles devaient un jour mourir effeuillées par le vent des rues? Pourquoi m'avoir demandé une des pensées qui venaient d'effleurer mes lèvres, et qu'en tremblant je détachais pour vous? Hélas! elle est tombée de plus haut et elle a roulé plus bas que son bouquet, la pauvre enfant qui vous souriait alors!

MADAME DE LORMOY, la relevant.

Tais-toi, Berthe, tais-toi!

BERTHE.

Un mois s'écoula. Vous étiez impatiente de me voir... une lettre de vous m'ordonna de venir vous rejoindre... J'obéis à vos ordres... J'allai vous retrouver... mais la jeune fille, que vous aviez quittée pure et joyeuse, revenait à vous pâle et tremblante.

MADAME DE LORMOY, se levant. — Elles descendent.

Oh! assez! assez!

BERTHE.

Au mépris de tous ses devoirs, qu'elle avait foulés aux pieds, l'orpheline s'était donnée... et donnée, en aveugle, en aimante!... Les leçons de sa mère, elle ne s'en était pas souvenue... votre exemple... elle l'avait oublié... Tout son passé s'était écroulé devant deux mots menteurs et décevants : Je t'aime! Il est vrai qu'ils étaient prononcés par une bien douce voix. Pour ces deux mots-là, elle avait engagé son avenir, et aujourd'hui... oh! elle comprend bien cela, allez... l'avenir, l'estime, la considération publique, la vie... tout, jusqu'à votre pitié, peut-être, lui échapperaient, si ces deux mots le vent les avait emportés. Oh! laissez-moi pleurer à vos pieds.. cela fait tant de bien de pleurer aux genoux d'une mère... laissez-moi, quand personne ne songe à flétrir sur mon front ma couronne de mariée... laissez-moi la détacher de mes mains dans les épanchements de mon repentir, et vous dire tout : à vous... comme à ma mère dans la tombe... comme à Dieu dans le ciel!... Pardon! pardon! pardon! (Elle s'agenouille.)

MADAME DE LORMOY, la relevant.

Berthe, ta faute a été grande, mais ma tendresse la plaint mais ton repentir l'expie, mais l'amour d'André la rachète..

Mettons l'une et l'autre en oubli un passé pénible... dont dans quelques heures personne ne se souviendra plus que toi... J'ai toujours traité Berthe comme mon enfant, je dirai toujours ma fille à madame de Reuille. Hélas! mon enfant, tu ne sais pas ce que j'ai souffert depuis quinze jours; l'empressement de M. de Reuille, ses soins pour me tout cacher, tout remplissait mon cœur de soupçons et de doutes.

BERTHE.

Oh! ma tante!

MADAME DE LORMOY. l'embrassant.

Pauvre chère enfant!

BERTHE.

Ah! qu'un baiser de vous fait de bien, et comme on se sent heureuse après l'avoir reçu; c'est plus que le pardon, c'est l'espérance!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉ *.

BERTHE.

Le voilà!

MADAME DE LORMOY.

Monsieur André! (André s'approche de ces dames et fait à la baronne un salut que celle-ci lui rend.)

ANDRÉ.

Madame...

MADAME DE LORMOY.

Je n'attendais que votre arrivée pour rejoindre M. de Reuille, il a des papiers à me montrer... Je vous laisse, mes enfants... à tout à l'heure **! (Elle tend la main à Berthe qui lui tend le front, elle l'embrasse, en répétant.) A tout à l'heure !

SCÈNE X.

ANDRÉ, BERTHE.

BERTHE, suit sa tante des yeux, la reconduit même en faisant quelques pas derrière elle; puis, elle revient près d'André, et avec la plus grande douceur :

Méchant! que de reproches j'ai à vous faire.

ANDRÉ ***.

A moi?...

* A. L. B.
** L. B. A.
*** B. A.

BERTHE.

Oh! ne cherchez pas à vous justifier... vous me feriez croire que vous êtes réellement coupable. Non, non, André, je ne les ai pas conçues ces craintes folles... je n'ai pensé, au contraire, qu'à vos promesses, qu'à votre amour; j'avais un André, un André à moi... celui de mes rêves, celui que j'ai toujours aimé... celui qui m'aime... celui-là me souriait en me tendant la main. Que m'importait le silence de l'autre! Tandis que l'autre me disait : Oublie! mon André me disait : Souviens-toi! Oh! comme nous serons heureux, André! Comprenez-vous... pouvoir s'aimer sans crainte aux yeux de tous.... s'appuyer sur un cœur qui est à vous tout entier... voir se succéder aux jours unis des lendemains ensemble... Oh! j'en mourrai de joie, André!

ANDRÉ.

Berthe, calmez-vous!

BERTHE.

Vous avez raison, André, j'oublie toujours qu'une mariée ne doit pas être joyeuse... vous me le rappelez... merci! Ne parlons donc plus de mon bonheur, puisqu'il effarouche le vôtre... parlons de M. de Reuille qui a été si bon pour moi, de ma tante qui a été si indulgente... pour vous... Oh! nous leur rendrons tout cela en affection... n'est-ce pas, André?

ANDRÉ.

Certainement.

BERTHE, *épuisée.*

Mais voilà donc tout ce que vous avez à dire, André?... A ma folle joie, vous répondez par un silence de glace!... Oh! André! André! pas un mot... pas une consolation... pas une bonne parole. Rien! rien!

ANDRÉ.

Ce que je vous dirais, vons le savez déjà... je vous l'ai tant dit... Ce qui me reste à vous dire : c'est que le notaire sera ici dans dix minutes, et que nous serons mariés dans une heure. (Silence.)

BERTHE, tombant assise, à gauche.

C'était donc vrai que vous ne m'aimiez plus!

ANDRÉ.

Avouez, Berthe, que l'endroit est mal choisi pour me faire un pareil reproche.... au moment où nous allons signer le contrat.

BERTHE, se levant.

Ce n'est point un reproche que je vous adresse, André, c'est de la franchise que je vous demande.

ANDRÉ.

Je vous épouse.

BERTHE.

C'est juste!... il ne me reste qu'à vous remercier. Je vous remercie, André!

ANDRÉ.

Nullement... on ne remercie pas un honnête homme d'accomplir un devoir...

BERTHE.

Un devoir... Ah! (Elle chancelle.)

ANDRÉ.

Qu'avez-vous?

BERTHE.

Rien... rien... Oh! je l'attendais ce mot-là! il ne me surprend pas et j'y étais préparée. Oui, vous avez raison, André, c'est un devoir, un triste devoir que vous accomplissez... que nous accomplissons... J'étais bien folle d'y chercher un autre sentiment... un devoir... rien de moins, rien de plus!... Oh! notre amour est bien mort, et cette fête est son enterrement... ce voile blanc, son linceul!... Vous m'avez aimée pour tuer le temps, comme on dit, et c'est moi que vous avez tuée!

ANDRÉ.

Voyons, Berthe, n'exagérons rien, ne dramatisons rien, surtout. Ce sont nos noms, nos fortunes, nos positions qui se marient aujourd'hui... laissons-les faire. Quant à nos cœurs, ils sont mariés depuis longtemps.

BERTHE.

Oh! que votre condition est douce, et que la nôtre est cruelle! Vous rencontrez une jeune fille, vous lui dites que vous l'aimez; vous êtes là, à ses côtés, à ses genoux, à ses pieds; vous mourrez si elle ne vous aime, elle, que vous torturerez, que vous tuerez plus tard!... Elle ne veut pas vous laisser mourir... puis un jour l'aventure a dépassé les bornes que vous-même lui aviez fixées; peut-être les parents s'inquiètent de l'honneur de la jeune fille, le grand mot de réparation est prononcé... Vous alliez fuir... mais le devoir est là qui

* A. B.

vous ramène. Il a signé! enfin l'honneur est satisfait, le monde est content... il a signé!... La jeune fille lui redemande son amour, auquel elle a tout sacrifié... c'est son nom qu'il lui donne... Qu'importe que son âme saigne... qu'importe que cette couronne de mariée devienne pour elle une couronne d'épines et lui ensanglante le front... qu'importe, il a signé! Riez donc au lieu de sangloter... riez donc, il a signé! Oh! vous avez bien raison de ne plus m'aimer, André, vous avez bien raison, car, moi, je vous méprise!

ANDRÉ.

Berthe! vous allez trop loin! entre l'indifférence et le mépris il y a un abîme que ma conduite ne vous permettra jamais de franchir! Maintenant, venez signer le contrat, et dans quelques minutes vous serez madame de Reuille, ma femme! (De Reuille entre par la gauche *.)

BERTHE, comme à elle-même.

Madame de Reuille! sa femme! et c'était là mon rêve! (D'une voix ferme.) André, allez près de nos amis, allez, et ditesleur que ce contrat qui devait nous unir, ce contrat, je ne le signerai pas.

ANDRÉ.

Berthe... c'est impossible!

BERTHE.

Ne plus m'aimer, c'était impossible aussi.

ANDRÉ.

Voyons, Berthe, revenez à vous, songez à ce que vous faites; rompre ce mariage, c'est impossible!

BERTHE.

M'aimez-vous, André?

ANDRÉ.

Songez qu'on nous attend.

BERTHE.

M'aimez-vous?

ANDRÉ.

Songez que votre tante, que mon père sont là, que le notaire...

BERTHE.

M'aimez-vous! (Silence.) Je n'irai pas! je ne signerai pas!

* A. R. B.

ANDRÉ.

Berthe! (Apercevant M. de Reuille.) Ah! mon père!...

DE REUILLE, à André.

C'est ainsi que vous avez tenu vos promesses, Monsieur?

ANDRÉ.

C'est elle... c'est elle qui refuse.

DE REUILLE.

Sortez, Monsieur.

ANDRÉ.

Mais...

DE REUILLE*.

Sortez! (André hésite un instant et sort lentement.)

BERTHE.

Tous ils m'abandonnent... tous!...

DE REUILLE.

Non, Berthe, pas tous.

BERTHE.

Ah! Monsieur, Monsieur!

DE REUILLE.

Aussi vrai que Dieu est juste et que je suis un homme d'honneur... Berthe, vous vous appellerez madame de Reuillé!

* B. R.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une salle commune dans un hôtel de Baveno, au bord du lac Majeur.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, BACHU. (Berthe, assise devant une table, est occupée à écrire. Bachu, debout près de la croisée, tient à la main un journal qu'il parcourt. — Moment de silence *.

BACHU.

Rien, rien au monde n'est plus bavard qu'une femme!

BERTHE.

Vous êtes injuste, cher ami, voilà plus d'une heure que nous ne nous sommes rien dit.

BACHU.

Et voilà près d'une heure que vous bavardez, sous prétexte de correspondance, avec une feuille de papier à lettre.

BERTHE.

On a tant de choses à dire aux absents!

BACHU.

Qu'on ne dit rien à ceux qui sont présents.

BERTHE.

Jaloux!

BACHU.

Oui, jaloux! vous écrivez quatre grandes pages sans prononcer quatre mots, et vous forcez un honnête homme, qui n'est pas anthropophage, à dévorer un journal italien qui préfère Alfieri à Schiller! Aussi, me suis-je décidé à le lire à l'envers pour y trouver quelque chose d'original **.

BERTHE.

Soit, je n'écrirai plus.

BACHU.

Serment de Sévigné!

BERTHE.

Mais si ma tante se plaint de mon silence...

* Be. Ba.
** Ba. Be.

BACHU.

Je lui tiendrai ce discours : Madame, Berthe voulait vous envoyer quatre pages; mais moi, son ami, mais moi, son médecin, je m'y suis opposé, parce qu'il faisait un temps à envoyer les plumes et les malades promener; je lui ai dit que lorsqu'on est en Italie, aux bords du lac Majeur, on n'écrit pas, on se promène!... Une barque nous attend, risquons un tour sur le lac.

BERTHE.

Une promenade sur le lac? et qui conduira le bateau?

BACHU.

Un Monsieur qui n'a fait que cela toute sa vie! qui a sacrifié sa jeunesse, sa fortune à la navigation! moi, en un mot! Pour être sincère, je n'ai jamais touché à une rame et ne me suis livré à la navigation que sur le bassin des Tuileries quand j'étais beaucoup plus jeune; mais je dirai tout cela à votre tante pour la rassurer... vous comprenez?

BERTHE.

Mais moi cela ne me rassure pas du tout!

BACHU.

Je suis certain de m'en tirer avec de la prudence; et nous serons très-prudents!

BERTHE.

Ah! bien obligé, docteur, les bains froids ne me sont pas ordonnés.

BACHU.

Ils ne vous en feraient que plus de bien, étant pris comme partie de plaisir, et non comme remède.

BERTHE.

Mais je me porte à merveille, maintenant, grâce à vous, grâce à ce voyage, à cet air chaud et pur, grâce à mes bonnes promenades dans les champs. Oh! la campagne! C'est que j'en suis folle? Les créations préférées de Dieu, ses parfums les plus suaves, ses regards les plus féconds sont là, et involontairement on se sent plus près de lui. Le paradis, j'en suis sûre, est un jardin en fleurs et l'enfer une grande ville.

BACHU.

Sur quelle édition de Florian avez-vous marché ce matin?

BERTHE.

J'ai marché sur des souvenirs; aussi, je l'avoue, je me sens harassée. (Elle s'assied à droite.)

BACHU, se levant et allant à elle.

Reposez-vous; reposez-vous, alors. Les souvenirs, c'est parfois un terrain bien fatigant, car on marche avec son cœur. Je croyais votre convalescence plus avancée, ma chère Berthe.

BERTHE.

Elle est miraculeuse! Oh! sans vos soins, sans vous!...

BACHU.

Plus bas, plus bas! si l'on vous entendait.

BERTHE.

Eh bien?

BACHU.

Avec un diplôme, j'aurais eu le droit de vous tuer; mais sans diplôme, je n'avais pas le droit de vous guérir, comprenez bien cela. Je ne suis pas médecin, moi, je n'ai pas de cravate blanche: mes études je les ai faites un peu sur tous les quais, en bouquinant, pour tuer le temps et non mes concitoyens. Mes clients sont des amis comme vous, que je soigne avec un peu de science et beaucoup d'amitié: libre à vous de me croire un grand homme, un génie même, je vous le permets; mais lorsque vous le direz, dites-le bien bas, bien bas, pour qu'on ne mette pas votre demi-dieu à l'amende.

BERTHE.

Mais je dirai tout haut ma reconnaissance et la place qui vous est faite dans mon cœur, que vous vous appeliez ami ou médecin.

BACHU.

Votre reconnaissance, merci bien! je ne fais pas payer mes visites avec cette monnaie-là. Votre amitié, donnez, j'ai de quoi vous rendre. (Il lui serre la main et s'assied près d'elle.)

BERTHE.

Ah! monsieur Bachu, vous êtes bien le plus singulier homme que l'on puisse rencontrer; on vous doit toujours quelque chose à vous. Aujourd'hui c'est de l'amitié, demain ce sera du dévouement, pour votre dévouement sans bornes et votre amitié sans égale. La science m'avait abandonnée, alors vous êtes venu. Pendant neuf jours on a pleuré à mon chevet, vous, vous n'avez pleuré qu'un jour, le neuvième; ce jour-là j'étais sauvée!

BACHU, se levant.

Bast! bast!

BERTHE, se levant aussi.

Oh! ingrat! qui ne veut pas qu'on lui doive la vie.

BACHU.

Encore une fois vous ne me devez rien, c'est Dieu qui a tout fait; c'est l'Italie, ou plutôt c'est le soleil, qui vous a rendu la santé. Le soleil, voyez-vous, c'est le médecin des pauvres, et il en vaut bien un autre. Décidément vous refusez de vous embarquer avec moi?

BERTHE, riant.

Décidément vous tenez à me reprendre ce que vous m'avez donné?

BACHU.

Vous refusez?

BERTHE.

Je ne sais pas nager.

BACHU.

Raison de plus. En deux promenades je suis sûr que je vous aurai rendue très-forte. Enfin je n'insiste pas. A tantôt. (Il lui serre la main et sort par le fond.)

SCÈNE II.

BERTHE, le regardant s'éloigner.

Excellent homme!... (Elle revient à la table et se remet à écrire.) « Enfin, ma chère tante, rien, pas même votre pardon, ne « manquerait à mon bonheur, s'il m'était aussi facile... d'ou-« blier que de me taire. » (Elle plie, cachette sa lettre, et écrit l'adresse.) « Madame la baronne de Lormoy .. Enghien... près « Paris. » Est-ce qu'en effet ce cher docteur aurait l'imprudence de se fier à lui? (Elle va à la croisée.) Mais oui vraiment, le voilà qui met le pied dans une barque... Oh! l'admirable ciel, le beau soleil! A peine si la fumée du bateau à vapeur, qui vient de toucher le quai, a laissé une trace grise... dans cette atmosphère limpide; comme le regard va loin! comme on reconnaît... (Elle pousse un cri et s'écarte violemment de la fenêtre.) Ah! lui ici! lui à Baveno! lui parmi les passagers. (Elle s'élance dans une chambre à gauche, et en ferme violemment la porte sur elle.)

SCÈNE III.

ANDRÉ, puis LA MAITRESSE D'AUBERGE.

ANDRÉ, se précipitant en scène.

Berthe! c'était bien elle! elle était là à cette croisée... je l'ai vue! Berthe, mais c'est impossible... c'est...

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Pardon de m'être laissée prévenir, mais Monsieur est monté si vite... Je vais montrer à Monsieur la chambre dont je puis disposer pour lui, c'est à l'étage au-dessus.

ANDRÉ.

Avant tout, Madame, veuillez me répondre : il y avait là, tout à l'heure, quelqu'un à cette croisée?

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

A celle-ci, Monsieur, c'est possible, cette salle est une pièce commune.

ANDRÉ.

Il y avait quelqu'un... une femme.

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Je vous le répète, Monsieur, c'est possible.

ANDRÉ.

Une jeune personne, une Française, qui doit être ici avec sa tante ?

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Une jeune personne avec sa tante? Je ne sais de qui Monsieur voudrait parler.

ANDRÉ.

Mais de celle que j'ai vue là, tout à l'heure, que j'ai reconnue; c'était bien elle.

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Monsieur, nous n'avons ici qu'une jeune dame; elle est Française, en effet.

ANDRÉ.

Brune?

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Oui, Monsieur.

ANDRÉ.

Et jolie?

* La M. A.

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Oh! oui, Monsieur, autant qu'elle est aimable et bonne.

ANDRÉ.

Mais vous voyez bien, vous voyez bien.

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Mais cette dame, Monsieur, n'a pas de tante, elle a un mari.

ANDRÉ.

Un mari?

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Oui, Monsieur, un mari qui paraît même l'aimer beaucoup, car il est sans cesse occupé de ce qui peut lui plaire. Voici son appartement, en face de celui de Madame, et néanmoins séparé de lui par cette salle; Monsieur a préféré cette disposition à celle des pièces contiguës que je lui offrais; chacun a ses idées...

ANDRÉ.

Et le nom de cette dame?

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Madame de... je ne me souviens pas bien de ce nom, je sais qu'il finit en *ac*.

ANDRÉ, à lui-même avec un soupir.

Allons, ce n'est pas elle, je me suis trompé.

LA MAITRESSE D'AUBERGE.

Monsieur veut-il voir la chambre que je veux lui donner?

ANDRÉ, allant s'asseoir.

Oh! peu m'importe, Madame, mettez-moi où vous voudrez, je ne suis ici que pour très-peu de temps, et me trouverai bien partout. (La maîtresse d'auberge sort, faisant signe au garçon de l'hôtel qui était au fond avec une valise, de la suivre à l'étage superieur.)

SCÈNE IV.

ANDRÉ, rêveur.

Il y a parfois d'étranges ressemblances!.. N'y pensons plus. (Il se lève.) Si la chambre qu'on me destine donne sur le lac, j'aurai devant les yeux un admirable panorama. Mais, bast! après ce que j'ai dit ils vont... (Il s'appuie machinalement contre la croisée, et continue en regardant au dehors. Il se frotte à deux ou trois reprises les yeux, sans rien dire.) Mais pour le coup, je ne me trompe pas! (Quittant la croisée.) Mais si, je me trompe; qu'est-ce que

j'ai donc dans les yeux, aujourd'hui ? (Il se frotte de nouveau et retourne à la fenêtre.) Oh ! impossible ! mais non... mais ce Monsieur, dans cette barque qui tourne toujours... ce Monsieur qui regagne le quai... ce Monsieur qui revient, mais c'est Bachu ! (Appelant de toute sa force.) Eh ! Bachu !

BACHU, du dehors, au lointain.

Ohé ! de la terre... Qui est-ce qui appelle ?

ANDRÉ.

C'est lui !!! (Lui faisant signe avec son mouchoir qu'il agite.) Par ici, par ici, c'est moi, André. Mais oui... c'est moi, Bachu... Eh bien ! par où a-t-il passé ? je ne le vois plus, il s'est évanoui. Ah ! sous la croisée, déjà il vole comme une flèche, il accourt... Bachu ici ?.. mais alors c'était Berthe !.. Ah ! (S'élançant dans les bras de Bachu.) ah ! mon ami !

SCÈNE V.

BACHU, ANDRÉ.

ANDRÉ, d'une voix entrecoupée par la joie.

Mon bon, mon cher Bachu !

BACHU, joyeux, essoufflé, faisant de vains efforts pour parler.

Mon a...

ANDRÉ.

Je te revois enfin !

BACHU.

Je te re... ouf! Je demande à respirer.

ANDRÉ.

Remets-toi.

BACHU *.

C'est fini... mais j'ai diablement couru !

ANDRÉ.

Comment se fait-il que je te retrouve ici à Baveno ?

BACHU.

Comme se font toutes choses... mais je suis trop fatigué pour courir après le mot de cette énigme.

ANDRÉ.

Quel qu'il soit, je bénis le hasard !

BACHU.

Non pas le hasard... la Providence ! qui est encore le meil-

* B. A.

leur dramaturge que nous ayons ; toutes les bonnes scènes de la vie sont d'elle, d'elle seule, quoique le hasard en touche les droits d'auteur.

ANDRÉ.

Va pour la Providence ! et que fais-tu sous ce beau ciel ?

BACHU.

C'est honteux à dire, je fais de la médecine.

ANDRÉ.

Ah ! et ta clientèle ?

BACHU.

Se compose d'une famille peu nombreuse, mais qui le deviendra si ce voyage tourne à bien.

ANDRÉ.

C'est assez bon genre d'avoir un médecin attaché à sa berline !

BACHU.

Oui, ce sont des gens riches... de bons vivants...

ANDRÉ.

De bons vivants... Décidément, tu choisis tes malades, et tu les accompagnes pour qu'ils ne s'échappent pas...

BACHU.

Depuis deux mois... et toi ?

ANDRÉ.

Moi, je reviens du fond de la Hongrie, par Vienne et le Tyrol.

BACHU.

Et tu vas ?

ANDRÉ.

Devant moi...

BACHU.

Tu as beaucoup voyagé ?

ANDRÉ.

Oui. J'ai pris pas mal de chemins de fer, que j'ai quittés pour beaucoup de bateaux à vapeur, que j'ai quittés eux-mêmes pour une infinité de diligences. J'ai rencontré des hommes spirituels, des malles très-commodes et partout une température assez douce. J'ai beaucoup voyagé.

BACHU.

Comme tu me racontes tes impressions ! ne serais-tu pas content de ta tournée ?

ANDRÉ.

Si... cela m'a fait marcher.

BACHU.

Voyons, tu dois avoir des aventures à me conter? On ne fait pas...

ANDRÉ.

Cinq cents lieues...

BACHU.

On ne fait pas cinq cents lieues, sans rencontrer... surtout quand on a ton âge!

ANDRÉ.

En effet... j'ai rencontré beaucoup de monde.

BACHU.

Tu te moques de moi, mais je te préviens qu'il me faut une aventure. Arrange-toi.

ANDRÉ.

Des aventures inédites, mon pauvre Bachu, des impressions de voyage; sais-tu que c'est l'impossible que tu me demandes-là? Lorsqu'on voyage seul, toujours seul; si tu savais combien j'ai souffert de ma solitude, de ce vide qui était en moi et autour de moi, combien, parfois, je me suis trouvé ennuyeux! Tiens, mes larmes te conteraient mieux que toutes les paroles ce long, ce triste pèlerinage. (Ils se lèvent.)

BACHU.

Tes larmes?

ANDRÉ.

Oui, et mon récit serait alors trop long! Mais tu n'as donc pas reçu mes lettres? Je t'ai écrit de Vienne à mon premier passage; dix lettres restées sans réponse, si tu les avais reçues, tu saurais...

BACHU.

Quoi donc?

ANDRÉ.

Mes impressions?

BACHU.

Est-ce que tu m'y faisais part de quelque chose de particulier?

ANDRÉ.

Non... oh! non... je te parlais de moi... voilà tout.

BACHU.

Mais c'est très-intéressant de savoir ce que tu fais... de con-

naître les pensées d'un esprit aussi peu bavard que le tien. Au temps où nos deux existences marchaient côte à côte, ton cœur était un roman qui devait toujours paraître et qui ne paraissait jamais, comme beaucoup de romans que nous connaissons; tu te promenais des journées entières au bras d'un paradoxe mal vêtu... mais le voyage semble t'avoir métamorphosé. . tu n'es pas encore un autre, mais tu n'es déjà plus toi... ton cœur a-t-il enfin paru, et vas-tu m'en faire lire la première livraison? cette livraison égarée par la poste?

ANDRÉ.

Ah! tu es cruel, Bachu! mais non, tu ne peux pas savoir... tu n'as pas reçu mes dernières lettres.

BACHU.

J'étais informé cependant que tu viendrais en Italie par le Tyrol, et en France par la Lombardie.

ANDRÉ.

Je ne viens pas en Italie, je retourne en France.

BACHU.

Toi?

ANDRÉ.

Oui, je rentre à Paris auprès de M. de Reuille; il ne m'a jamais écrit, tu sais. (Après un silence.) Elle a été bien triste, n'est-ce pas, bien désespérée?

BACHU.

Qui ça? Ah! oui, oui.

ANDRÉ.

Elle m'a maudit?

BACHU, très-indifféremment.

Je ne sais pas; je n'étais pas là.

ANDRÉ.

Mais tu sais qu'elle a été malade, mourante; tu me l'as écrit.

BACHU.

Ai-je dit mourante? c'est peut-être exagéré; mais elle a été fort malade, c'est vrai.

ANDRÉ.

Et à présent?

BACHU.

Oh! à présent il n'y paraît plus, elle va on ne peut mieux, cher ami.

ANDRÉ.

Comment le sais-tu?

BACHU.

Dam! je m'en suis informé avant mon départ de Paris.

ANDRÉ.

C'est juste... Figure-toi que tout à l'heure j'avais cru voir à cette fenêtre?

BACHU.

Quoi?

ANDRÉ.

Berthe!

BACHU.

Par exemple!

ANDRÉ.

Je ne le crois plus...

BACHU *.

Berthe doit être à Paris... ou près de sa tante, à...

ANDRÉ.

Sans doute; si elle était ici tu le saurais, tu l'aurais vue... elle n'a aucune raison pour te fuir...

BACHU.

Aucune.

ANDRÉ.

Et tu m'aurais conduit vers elle. C'est étrange, pourtant! Tu ne peux te figurer, Bachu, combien cette jeune dame ressemblait à Berthe! calme, souriante, heureuse, telle que je la vis pour la première fois...

BACHU.

Oui, il y a des choses... des figures qui se... et puis, quand bien même Berthe serait ici... quand ce serait elle que tu aurais vue à cette fenêtre... qu'est-ce que cela pourrait te faire?

ANDRÉ.

Oh! rien... cela changerait toute mon existence, voilà tout! Berthe mariée! quand j'ai cru cette impossibilité-là, quelque chose, je ne sais quoi, a tressailli dans ma poitrine, mon cœur, peut-être, et ce mari, placé entre elle et moi comme un obstacle, a réveillé en haine pour lui, en amour

* B. A.

pour Berthe, tout un passé douloureux... et... Mais ce n'est pas elle... je me suis trompé!..

BACHU.

Complétement... Quand repars-tu?

ANDRÉ.

Mais tu dois la connaître, cette dame? c'est peut-être ta malade?

BACHU.

Elle?

ANDRÉ.

Y a-t-il longtemps qu'elle est arrivée? il faut absolument que tu me présentes à elle... je l'exige de ton amitié, Bachu...

BACHU.

A ta place, je continuerais tranquillement ma route, sans m'inquiéter le moindrement...

ANDRÉ.

Rien ne m'appelle, rien ne m'attend... (Il se dirige vers la porte où Berthe est entrée.)

BACHU.

Où vas-tu?

ANDRÉ.

Elle est entrée là... Je vais tâcher de la retrouver... puisque tu refuses...

BACHU.

Tu ne feras pas cela!

ANDRÉ.

Et qui m'en empêchera?

BACHU.

Moi!

ANDRÉ.

Toi!

BACHU.

Oui.

ANDRÉ.

Viens donc m'en empêcher! (Il va pousser la porte.)

* Be. Ba. A.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTHE*.

BERTHE, paraissant sur le seuil.

Arrêtez, Monsieur !

ANDRÉ, à Bachu.

Tu vois bien que je ne m'étais pas trompé.

BERTHE.

Je ne sais à quel titre et de quel droit vous voulez pénétrer de force dans mon appartement?

ANDRÉ **.

Pardon, Berthe.. pardon, Mademoi.. pardon, Madame. Madame!.. C'était bien vous que j'avais vue à cette fenêtre! et Bachu qui voulait m'éloigner... qui me disait que c'était impossible... comme si j'avais pu me tromper!

BACHU.

Oui... tu avais raison... je ne savais pas... viens-tu faire un tour?

ANDRÉ.

J'ai été sur le point de croire à une ressemblance, à une simple ressemblance, et cela, grâce à la maîtresse de cet hôtel; j'espérais vous retrouver à Paris avec madame de Lormoy, et je vous retrouve en Italie, au bras d'un mari. C'est vous, c'est bien vous! et pourtant je doute encore, je doute de leurs paroles et de votre silence!

BERTHE.

Monsieur!..

BACHU.

Toujours sceptique.

ANDRÉ.

Tu te trompes, cher ami, ce n'est pas là du scepticisme... Il est de certaines choses auxquelles on ne peut se faire... de certaines idées qu'on ne peut admettre. Dès qu'on m'eût répondu : La personne qui habite ici est mariée... je reconnus mon erreur et j'allais repartir, joyeux et plein de rêves, en répétant : non, ce n'est pas Berthe que j'ai vue... ce n'est pas elle!..

BACHU.

Eh bien! partons!

** Be. A. Ba.

ANDRÉ.

Maintenant cela m'est impossible .. Je ne sais si c'est la chaleur, la fatigue, mais je me sens tout étourdi! Ce diable de soleil m'a grisé... Ce n'est rien. . rien! Vous ne connaissiez pas encore l'Italie, Madame? La terre des souvenirs et du printemps éternel... un beau pays! Ah! Berthe! Berthe! qui m'aurait dit qu'un jour vous seriez la femme d'un autre?

BACHU.

Celui-là t'aurait dit la vérité!

ANDRÉ.

Pas un mot!

BERTHE.

Je n'ai rien à répondre, Monsieur. Seulement, à propos de votre question, je vous en rappellerai une autre que je vous ai faite, et à laquelle vous avez répondu, vous. Ce jour-là, il s'agissait de notre destinée à tous deux, ou du moins de la mienne, qui dépendait de votre réponse. Ce jour-là le bonheur de ma vie entière se décidait; je tenais la plume entre mes doigts; mais avant de signer je voulus faire un appel à votre cœur, je vous demandai : M'aimez-vous? Qu'avez-vous répondu, Monsieur?

ANDRÉ.

Oh! j'étais fou, je mentais.

BERTHE.

Vous disiez la vérité; mais les femmes comprennent mal la franchise, la franchise en amour, j'entends, et la confondent avec la cruauté. Lorsqu'elles ont juré un éternel amour, si par malheur cet amour n'est plus, loin de briser d'un mot l'existence qui leur est confiée, loin de jeter sans pitié le cœur qu'elles ont pressé sur leur cœur, elles se dégagent petit à petit d'une affection à laquelle elles ne peuvent plus répondre, elles dénouent avec lenteur et précaution au lieu de trancher brusquement, et font une généreuse amitié des restes de leur amour. Vous me direz que c'est trop de pitié et pas assez de franchise, que c'est tromper encore que tromper par charité, que la sincérité qui tue est préférable au mensonge qui sauve; vous me direz tout cela et vous aurez raison. Mais qui nous changera? Vous avez été franc avec moi, vous, plus franc que je n'aurais été franche sans doute. Vous avez failli me tuer d'un mot, mais d'un mot aussi vous m'avez sauvée!

ANDRÉ.

Berthe!

BERTHE.

Maintenant, Monsieur, j'attends de votre délicatesse, de votre honneur, que ces explications devant lesquelles je n'ai point reculé, vous le voyez, seront les dernières; j'ose espérer que, par égard pour une femme à laquelle vous devez peut-être quelque réparation dans l'estime du monde, vous voudrez bien éviter toute démarche qui pourrait compromettre et sa position et le nom qu'elle porte.

ANDRÉ.

Oh! ce nom je le maudis.

BERTHE.

Il a droit à votre respect.

BACHU, voulant emmener André.

Viens donc, viens, André, je crois qu'il est temps.

ANDRÉ.

Et quel est-il ce nom?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE REUILLE.

DE REUILLE, qui vient d'entrer.

C'est le mien, Monsieur.

ANDRÉ, atterré.

Vous?

DE REUILLE, présentant à Berthe un bouquet de fleurs des champs qu'il tient à la main *.

Ma chère Berthe, je n'ai pas été heureux dans ma promenade, voilà tout ce que j'ai pu y glaner pour vous. (Il l'embrasse au front.) Bonjour, docteur, (Il lui donne la main.) toujours disposé bien déjeuner, n'est-ce pas? (A son fils après un silence.) Qui vous amène ici, Monsieur?

ANDRÉ, lui sautant au cou **.

Ah! oui... ah! oui... c'est une épreuve, c'est une comédie convenue entre vous, vous m'attendiez. (Il le serre de nouveau dans ses bras. — De Reuille se dégage lentement sans répondre; André le regarde avec stupeur, puis avec une inquiétude fébrile; Berthe a les yeux baissés, Ba-

* B. R. Ba. A.
** B. R. A. Ba.

chu joue avec sa chaîne de montre. — Avec désespoir.) Mais c'est donc vrai?

DE REUILLE.

Ma chère Berthe, voilà bien longtemps qu'André et moi ne nous sommes vus, et nous avons bien des choses à nous dire, vous m'excuserez? (Il lui serre la main.)

BACHU, à André.

Allons, de l'énergie! (Il sort par le fond, en parlant à Berthe.)

SCÈNE VIII.

DE REUILLE, ANDRÉ.

ANDRÉ *.

C'est donc vrai?

DE REUILLE, froidement.

Quoi donc?

ANDRÉ.

Ce qui me paraissait inexplicable, impossible; ce qui révoltait à la fois et ma raison et tous les sentiments de mon cœur.

DE REUILLE.

Mais quoi?

ANDRÉ.

C'est donc vrai que vous êtes le mari de Berthe?

DE REUILLE.

Après, Monsieur?

ANDRÉ.

Mais vous la connaissiez, vous saviez tout?

DE REUILLE.

Vous osez le rappeler devant moi.

ANDRÉ.

Oui, je l'ose, vous m'en avez donné le droit. (Riant.) Oh! tenez, cela est si contraire à toute vraisemblance qu'il me semble que je blasphème... l'idée en est si odieuse, qu'elle en devient absurde. Pardon de m'y être arrêté. Non, dites-moi que Berthe est votre femme, répétez-le, je ne le croirai pas.

DE REUILLE.

Et vous aurez raison, André, si par ma femme vous entendez autre chose que ma fille; mais si vous croyez qu'à cette fille je n'ai pu rendre la considération dont vous l'aviez fait

* A. R.

décheoir et restituer un nom que vous aviez projeté de lui voler, vous vous trompez, Monsieur, car cette considération je la lui ai rendue, ce nom je le lui ai restitué; Berthe est madame de Reuille.

ANDRÉ.

Mais c'est impossible!

DE REUILLE.

Et pourquoi?

ANDRÉ.

Parce que je l'aime.

DE REUILLE.

Ah! vous l'aimez maintenant? (Il s'assied.)

ANDRÉ.

Oui, je l'aime, et de tout mon cœur, et de toute mon âme, et de tout mon être! Ce que je n'ai pas dit à Berthe, je vous le dirai à vous. Il y a quelques années, un de mes amis avait rencontré à Nuremberg une jeune fille qui devait se marier le lendemain même de son arrivée; le jour du mariage elle oublia son fiancé et voulut partir avec mon ami..... parce qu'elle l'aimait; il était parti seul parce qu'il ne l'aimait pas..... il était parti sans s'inquiéter d'un amour né le matin et qui devait mourir le soir..... En traversant les rues de Nuremberg, il y a trois semaines, cette courte et étrange histoire, dont nous avions si souvent ri ensemble, me revint en tête, et je désirai voir son héroïne; je demandai l'hôtel, il existait encore et l'on m'indiqua une vieille maison noire et déserte; je demandai la jeune fille, elle n'existait plus, elle était folle! son cœur était parti avec l'hôte d'un jour qui était devenu le compagnon de toute sa vie, et sa raison avait suivi son cœur! Je ne saurai vous rendre l'impression que fit sur moi ce triste dénouement, ce fut comme une révélation! Pour la première fois le doute se glaça sur mes lèvres, s'éteignit dans mon cœur... pour la première fois je me sentis coupable... involontairement le nom de Berthe fut le premier que je prononçai: c'était Berthe que je voyais en regardant cette pauvre enfant morte à l'amour pour avoir voulu vivre en aimant... Je sortis les larmes aux yeux... je n'étais plus sceptique... jamais! Oui, voilà ce que je venais vous dire! Et vous m'auriez cru, et vous m'auriez pressé sur votre cœur... mais maintenant... Oh! qu'avez-vous fait! qu'avez-vous fait!

DE REUILLE.

Oh! pas de cris, pas de désespoir, ils ne mèneraient à rien. Écoutez-moi, Monsieur! (Il lui fait signe de s'asseoir.) Il est possible que la délicatesse de votre cœur se révolte à l'idée de ce que j'ai fait. Recueillir une jeune fille que ses parents menaçaient d'abandonner, l'arracher au désespoir, la préserver de la honte par le seul moyen qui fût en ma puissance, c'est un crime! mais chasser une jeune fille qui a succombé sous votre amour en s'appuyant sur votre honneur, qui vous a dit : Je t'aime, comme elle le disait hier à Dieu... car aimer à vingt ans, ce n'est que changer de prière; la déshériter de toute joie, de toute croyance, cela s'appelle seulement une faute... soit! j'accepte le crime comme vous avez accepté la faute. Il est possible encore que, mûri par l'absence ou éclairé par la solitude, votre esprit ait fait un retour sur lui-même; il est possible que Dieu, touché de votre isolement, vous ait envoyé un compagnon de route salutaire, le remords; et parce que vous revenez dépouillé de votre manteau de philosophe, dont vous avez jeté les lambeaux aux ronces des chemins, vous croyez reprendre la vie à la page où vous l'avez laissée; c'est mal juger des choses et de vous : revenir sur le passé est impossible! La comédie que vous jouiez, on l'a prise au sérieux; celle que votre froide indifférence s'est fait un jeu de tromper ne vous croirait plus si elle était libre, elle ne saurait vous entendre aujourd'hui qu'elle ne l'est plus.

ANDRÉ, morne et retenant ses larmes.

Berthe! oh! voilà que vous me dites encore que je l'ai perdue.

DE REUILLE, se levant.

Oui, j'ai rendu l'honneur à la jeune fille que vous aviez déshonorée; j'ai acquitté votre dette, elle était signée de Reuille... j'en ai fait la mienne. Berthe mourait, votre abandon l'avait tuée; j'ai couru à son lit de mort et je lui ai dit : Relevez-vous! Berthe... ce n'est pas le bonheur, mais c'est l'honneur que je vous apporte... Relevez-vous et marchez la tête haute, car vous avez un bras pour vous appuyer, un nom pour vous défendre. Maintenant, Monsieur, je vous prends pour juge : ai-je mal agi?...

ANDRÉ, pleurant et lui prenant la main.

Oh! Monsieur! Monsieur.

DE REUILLE.

Répondez, j'attends.

ANDRÉ, avec effort.

Non, non, je l'ai mérité.

DE REUILLE.

Je m'attendais à votre retour, André... Je savais par vos amis qu'il aurait lieu à peu près vers cette époque. J'ai pris en conséquence toutes mes mesures pour que mon notaire vous rende compte de votre fortune.

ANDRÉ.

C'est une séparation que vous m'imposez, mon père?

DE REUILLE.

Je l'ai crue nécessaire, et j'espérais qu'elle vous paraîtrait indispensable.

ANDRÉ.

En effet.

DE REUILLE.

Quand partez-vous?

ANDRÉ.

Aujourd'hui, dans une heure, dans cinq minutes.

DE REUILLE, lui serrant la main.

Bien, André!... vous retournez en France?

ANDRÉ.

Non, je voyagerai, j'irai bien loin, là-bas! là-bas! où l'on oublie.

DE REUILLE.

Il y a six mois, il vous eût été facile d'oublier; une conversion si prompte peut-elle être sérieuse? Qui aurait prévu que ce qui vous était si indifférent vous affecterait un jour, et que vous abjureriez si complétement votre scepticisme et vos principes.

ANDRÉ, se levant avec agitation.

Et qui vous dit que je les ai abjurés?

DE REUILLE.

Vous-même, tout à l'heure, ici...

ANDRÉ.

Je vous trompais.

DE REUILLE.

Ainsi, vos beaux sentiments?

ANDRÉ.

Mensonge...

DE REUILLE.

Votre repentir?

ANDRÉ.

Hypocrisie...

DE REUILLE.

Vos discours de tantôt?...

ANDRÉ.

Railleries, folies, sottises dont j'ai honte.

DE REUILLE.

A la bonne heure, je vous retrouve!...

ANDRÉ.

Moi, crédule! moi compter sur l'amour, sur la fidélité? Et depuis quand les cœurs de jeunes filles sont-ils devenus constants? Depuis quand ont-ils cessé de trahir le lendemain les serments de la veille... Où sont les désespoirs qui ont tenu un jour contre les raisonnements, les consolations, les convenances sociales, l'intérêt? Quelles douleurs ont été assez sincères pour refuser une réhabilitation devant le monde, quand cette réhabilitation pouvait leur être offerte? Non, leurs larmes, à ces candides et pâles jeunes filles, leurs larmes sont hypocrites et fausses. Ce n'est pas notre amour qu'elles pleurent, c'est leur renommée; ce n'est pas de notre abandon qu'elles souffrent, c'est de leur considération perdue. Elles sont à qui peut la leur rendre, comme elles étaient à qui la leur a fait perdre. Désintéressement, dévouement, désespoir d'amour!... Mensonge! mensonge!

DE REUILLE, froidement.

Témoin cette jeune fille de Nuremberg.

ANDRÉ, après un silence et d'une voix étouffée.

Non, celle-là aimait... mais Berthe... et puis qu'importent les changements survenus dans mes idées et dans mon cœur! qu'importe, puisque je vous quitte.

DE REUILLE.

Vous sortez?

ANDRÉ.

Je pars.

DE REUILLE.

Avant de nous séparer, j'ai des titres à vous remettre. Ce devoir rempli, vous serez libre de vous éloigner. Attendez-moi. (Il sort à droite.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, BACHU.

ANDRÉ reste un moment immobile, puis il se jette sur une chaise, la tête appuyée dans ses mains.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

BACHU, entrant par le fond.

Je n'osais pas entrer, cher ami, je te croyais encore avec M. de Reuille... Eh bien?

ANDRÉ.

Eh bien quoi! il m'a dit ce que tu n'avais pas eu le courage de me dire, toi... ce que je n'aurais jamais cru, ce dont je doute encore.

BACHU.

Ainsi va la vie! après les éclats de rire bruyants, les larmes silencieuses... Tu as fermé le livre de l'avenir que Dieu t'ouvrait à la plus belle page!... Tu as préféré les chemins de traverse et les romans à quatre sous... Tous les goûts sont dans la nature!

ANDRÉ.

Je te dispense de ta réthorique... Je sais ce qu'elle vaut maintenant.

BACHU.

Oh! elle n'a jamais valu grand'chose!

ANDRÉ.

Tu la faisais sonner pourtant bien haut, ton amitié.

BACHU.

Comme certaines gens font sonner leurs gros sous pour faire croire qu'ils ont des pièces d'or... Mais ce n'est pas toi qu'on trompe.

ANDRÉ.

Oui... je niais l'amour... aujourd'hui je nie l'amitié!

BACHU.

Franchement, tu n'es pas fort... Les vrais amis sont rares...

ANDRÉ.

Ce n'était pas Berthe... n'est-ce pas?...

BACHU.

Dam! mon ami... il y a tant de passagers dans un hôtel.

ANDRÉ, lui serrant la main.

Oh! si tu savais ce que j'éprouve!

BACHU.

Ce n'est rien... rien... du courage!

ANDRÉ.

Je vais partir... je l'ai promis à M. de Reuille.

BACHU.

C'est ça!

ANDRÉ.

Mais avant... je voudrais... Oh! rien qu'un instant... revoir Berthe.

BACHU.

Il faut toujours éviter les rechutes... comme médecin je te le défends... et comme ami je te le défends encore!

ANDRÉ.

Oh! rien qu'un instant?

BACHU.

Pourquoi faire? que veux-tu lui dire maintenant? tout n'est-il pas impossible?

ANDRÉ.

C'est elle... je l'entends...

BACHU.

Pour toi-même... je t'en supplie... va-t'en.

ANDRÉ.

Non... non. Je veux...

BACHU.

Quoi?...

ANDRÉ.

Laisse-moi... laisse-moi, te dis-je.

BACHU.

Jamais!

ANDRÉ.

Je te l'ordonne!

BACHU.

Si tu le prends comme cela... arrange-toi! (Il sort.)

SCÈNE X.

ANDRÉ, BERTHE *.

(Berthe, après avoir hésité à l'aspect d'André, se dirige vers l'appartement de M. de Reuille.)

ANDRÉ.

Écoutez-moi, Madame... (Au moment où elle va ouvrir la porte.) Oh!

* B. A.

ne refusez pas de m'écouter, c'est la dernière fois que je vous vois, c'est pour la dernière fois que je vous parle. (Berthe quitte le bouton de la porte qu'elle tenait et descend lentement en scène.) Oh! ne craignez pas que je revienne sur le passé, mais si le repentir du mal que l'on a fait, si le remords sont un titre au pardon, comme la souffrance est un titre à la pitié... (Pleurant.) pardonnez-moi, Berthe, pardonnez-moi!... et maintenant, adieu pour toujours!

BERTHE.

André!

ANDRÉ.

Oh! ne me retenez pas, Madame... ces paroles d'amour, de douleur, de désespoir, que j'enchaine sur mes lèvres, cette passion aveugle, ardente, invincible, que je comprime dans mon cœur, et qui m'étouffe et qui le brise, je n'en serais plus le maître... Je ne serais plus maître de ne pas vous dire comme autrefois : Berthe, Berthe, je t'aime!

BERTHE.

Monsieur!

ANDRÉ.

Oui, quelque position que l'on nous ait faite à tous deux; oui, quelque nom que vous portiez, Berthe... vous êtes ma femme, je vous aime!

BERTHE.

Partez... partez!...

ANDRÉ.

Je l'ai cru possible... fou que j'étais! Je vous disais adieu et dans ma sincérité, dans mon honneur, je croyais vous dire vrai, en vous disant que j'allais partir! Mais qui donc l'a espéré ici? qui donc s'est flatté de nous séparer? Admirable combinaison, où l'on m'impose, à moi, le sacrifice, et où l'on se réserve le bonheur; où l'on me prend mon bien et où l'on me déshérite... digne calcul qui me laisse les larmes et me vole les joies!

BERTHE.

Ce n'est point un calcul, c'est une nécessité! les larmes sont ici comme elles sont ailleurs, et vous ne sauriez y rester sans compromettre le repos, le bonheur de tout ce qui a droit à votre respect.

ANDRÉ, subitement et avec force.

Ah! il vous aime?

BERTHE.

André!

ANDRÉ.

N'essayez pas de me tromper comme il l'a fait tantôt. Amitié, tendresse paternelle, fictions, beaux semblants, pour cacher la réalité, l'amour! Il vous aime, vous dis-je!

BERTHE.

André! oubliez-vous le nom de celui que vous méconnaissez, que vous outragez.

ANDRÉ.

Lui! c'est votre mari : à votre mari, je ne dois rien, rien que la haine! A vous, je peux devoir encore le bonheur! Berthe, il est impossible que vous m'ayez maudit à ce point de n'avoir rien gardé dans votre cœur de mon souvenir... Il est impossible que vous ayez cessé de m'aimer... venez, fuyons!

BERTHE, se dégageant de ses bras et courant vers la chambre.

Laissez-moi!

ANDRÉ, apercevant de Reuille.

Mon père!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE REUILLE. (A l'entrée de M. de Reuille, Berthe, qui s'est dégagée des bras d'André, s'élance dans sa chambre, dont la porte reste entr'ouverte.)

DE REUILLE.

Bien, Monsieur... un crime après une lâcheté.

ANDRÉ.

Mon père!

DE REUILLE.

Je ne le suis pas, je suis le mari, l'honnête homme outragé, qui vient dire à celui qui n'a pas craint de l'insulter dans son honneur, à celui qui avait accepté de partir avec une résignation hypocrite et qui se disait devenu meilleur et qui mentait, je...

ANDRÉ, hors de lui.

Oh! Monsieur, laissez-moi encore ma raison! Laissez-moi me souvenir de ce que je suis... de ce que je vous dois!...

DE REUILLE.

Ah! vous y pensez à présent qu'elle refuse de fuir avec vous!

ANDRÉ.

Ne me parlez pas d'elle, ne prononcez pas son nom, ne le jetez pas entre nous! ce nom c'est la douleur, le regret, le désespoir, c'est l'amour! ce nom pourrait me faire oublier le vôtre!

DE REUILLE.

Vous le ramassez aujourd'hui, ce nom, après l'avoir dédaigneusement foulé aux pieds; vous pressez sur votre cœur celle que vous avez repoussée dans la rue. Il a fallu qu'elle devînt la femme d'un autre pour mériter votre amour.

ANDRÉ.

Ayez pitié de moi!

DE REUILLE

Pourquoi n'avez-vous pas eu pitié d'elle.

ANDRÉ.

Mais vous voulez donc que je vous dise qu'on ne parviendra pas à me l'arracher, qu'elle sera à moi, que je la disputerai à tout le monde, même à vous.

DE REUILLE.

Me la disputer? vous l'oseriez? Oh! ne dites pas cela, ne le dites pas.

ANDRÉ.

Mon père!

DE REUILLE.

Me disputer la pauvre enfant qui fléchissait sous le poids de la honte et que j'ai relevée! elle est à moi, savez-vous, à moi qui l'ai réhabilitée.

ANDRÉ.

Par pitié!

DE REUILLE.

Deux femmes à torturer, à humilier; deux êtres faibles qui n'avaient que des prières et qui n'avaient que des larmes... la belle victoire, le glorieux triomphe! Oh! vous étiez calme et superbe alors!

ANDRÉ.

Assez.

DE REUILLE.

La jeune fille n'avait pas de frère qui pût vous frapper au

visage, comme vous l'aviez frappée au cœur; mais aujourd'hui, Monsieur, c'est un mari qui se trouve face à face avec vous; c'est un homme d'honneur qui garde l'honneur du foyer! et aujourd'hui vous tremblez! Aujourd'hui vous êtes lâche. (Berthe paraît au fond.)

ANDRÉ.

Mon père!

DE REUILLE.

Oui, misérable et lâche!

ANDRÉ, menaçant.

Mon père! (Berthe jette un cri en saisissant le bras de M. de Reuille.)

DE REUILLE.

Frappez! Monsieur, frappez!

BERTHE, suppliante et montrant André.

Monsieur!...

DE REUILLE.

A genoux, Monsieur, à genoux devant elle.

ANDRÉ, éclatant tout à coup en sanglots.

Ah! pardonnez-moi! pardonnez-moi! (Il tombe à genoux.)

DE REUILLE, après un silence.

Berthe, vous voyez ce malheureux qui pleure à mes pieds, c'était l'orphelin dont j'avais fait mon fils... c'était le fils de mon cœur dont l'enfance m'a comblé de joie, dont la jeunesse, hélas! ne devait pas tenir ce que l'enfance avait promis. Il était né sensible et bon, il a méconnu à plaisir ces dons du ciel, la sensibilité, la bonté; vous savez s'il fut cruel, s'il fut ingrat envers vous. Et le voilà maintenant qui pleure amèrement sa faute. Voilà qu'au prix de son sang, il voudrait revenir sur ses pas. Aujourd'hui, cet homme qui vous abandonnait sans pitié, sans remords, cet homme vous aime éperduement, follement. Il vous aime au point de vous disputer à moi, à moi-même. (Il relève André en continuant.) Tenez, rendez-lui votre amour, Berthe, car j'espère que la leçon lui aura profité, car j'espère qu'aujourd'hui son cœur ne changera plus.

ANDRÉ, étourdi.

Mon père!... Mon Dieu! je deviens fou... Berthe.

BERTHE, lui sautant au cou.

André!... mon André!

ANDRÉ.

Oh! mon père!

BACHU.

Allons donc! vous voyez que j'ai bien fait de vous amener jusqu'à Baveno à sa rencontre! notre rôle est fini maintenant qu'ils sont arrivés au bonheur.

DE REUILLE.

Par le chemin le plus long.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

